

Georges Ekhoud

Magrïce en Flandre  
ou  
Le Buisson des Mendians

ARLL 2/4/7









gnons sillonnaient les flots de la mer du Nord".

Camoëns nous rapporte que le trainard finit tout de même par rejoindre les autres Lusitains et qu'il arriva encore à temps pour entrer en lice avec eux contre les insulteurs des beautés anglaises.

Or, en lisant et relisant ce récit je m'ingéniai à deviner les causes qui arrêtaient si longtemps Magrice dans nos Flandres, à éclaircir ce mystère, à combler la lacune que présente l'immortelle épopée du barde lusitain.

Fut-ce la beauté de nos sites, la liberté et la franchise de nos mœurs, l'étude de notre tempérament assez complexe, à la fois rude et délicat, ou mieux encore fut-ce une intrigue amoureuse avec l'une de nos plantureuses châtelaines qui faillit le rendre infidèle à sa mission ?

Or, voilà qu'il y aura environ deux ans, en bouquinant dans nos vieux quartiers populaires je tombai sur une liasse de papiers jaunes et maculés, rongés en partie par les rats.

Comme tout bibliomane, alléché plutôt que rebuté par ce grimoire, j'en fis l'acquisition pour quelques centimes. Rentré chez moi, en parcourant ces documents contemporains des premiers âges de l'imprimerie je trouvai des histoires merveilleuses et naïves qui se seraient passées en Flandre et en Brabant à des époques défiant toute chronologie.

Quelques pages consignent notamment l'aventure d'un comte de Flandre dépossédé par un usurpateur. Aussi philosophe que le Prospero de la Tempête ou le Duc de Combe il vous plaira, il se



consolait de sa déchéance en régnant sur un monde de déçus d'un autre genre, sur tout un peuple de gueux et de truands, jusqu'au jour où ces sujets excentriques auraient aidé à le rétablir sur son premier trône, assurément moins interlope sinon plus stable que le second. Parmi les amis et partisans qui se joignirent à ces équitables melandrin, la chronique en question mentionnait un paladin étranger, du nom de Mageryse.

Mageryse ! Mais c'est non Portugais, c'est Magrice !

m'écritai-je comme Archimède aurait clamé son fameux "Bürka".

Oui, je l'avais trouvé ! Il s'agissait évidemment du Magrice des Lusitades. J'allais apprendre enfin comment ce preux avait passé son temps en Flandre. Du moins tenais-je une piste sérieuse. Et, suppléant au texte assez sommaire, je m'imaginai les péripéties du drame auquel avait été mêlé notre Lusitain, quand un nouveau document me renseigna de façon complète et vraiment inespérée sur le rôle joué par Magrice dans cette oeuvre de justice et comment, par une ironie de la Providence, une fleur de chevalerie avait eu pour associés dans cette oeuvre la légion des parias et des réprouvés sociaux.

En reprenant mes chers dramatiser Anglais de la pléiade élisabéthienne, je lus un drame que j'avais négligé jusqu'alors tant la production de ces shakespeariens est formidable - une pièce due à John Fletcher et intitulée The Beggars Bush, c'est à dire Le Buisson des Mendicants. Pièce bizarre, luxuriante à l'égal des sylves les plus touffues, dont l'action se déroule en des temps légendaires, mais dont les personnages pour n'avoir été men-

gions effrayantes les flots de la mer du Nord."

Cependant nous rapporte que le trépassé tint fort de nous par rejoindre les autres destinées et qu'il arriva encore à temps pour entrer en lice avec eux contre les insulteurs des pauvres malades.

Or, en lisant et relisant ce récit je m'ingéniais à deviner les causes qui entraînaient si longtemps Magrice dans nos Flandres, à dévaler ce pays, à compléter la lacune que présente l'histoire de ce héros du berbe Lusitain.

Est-ce la beauté de nos élites, la liberté et la franchise de nos moeurs, l'énergie de notre tempérament assez complexe, la fois mâle et délicat, ou d'autres encore fut-ce une intrigue romanesque avec l'une de nos plus renommées chevalières qui lui fit le vœu d'être à sa disposition ?

Or, voilà qu'il y aura environ deux ans, en pondant dans nos vieux gazettes populaires je tombai sur une liasse de pages rasées, jamais et mesurées, touchées en partie par les rats.

Comme tout diplomate, affublé d'un titre que répète par ce titre, j'en fis l'acquisition pour quelques centimes. Rendu chez moi, en parcourant ces documents confusément des premiers âges de l'imprimerie je trouvai des histoires merveilleuses et naïves qui se seraient passées en Flandre et en Bretagne à des époques nébuleuses.

Quelques pages concernaient notamment l'aventure d'un comte de Flandre dépossédé par un usurpateur. Aussi diplomatique que le prospectus de la Magrice ou le Luc de Gomme il vous plaira, il se



connaissait de sa déchéance en regardant sur un monde de débris d'un  
 entre gens, sur tout un peuple de héros et de trahisons, jusqu'à  
 jour où ces enfants excentriques seraient allés à la recherche sur  
 son premier frère, assurément moins intéressant sinon plus stable  
 que le second. Parmi les amis et parents qui se joindraient  
 à ces défaits les malheureux, la chronique en question mention-  
 nait un paladin étranger, du nom de Magrice.  
 - Magrice ! Mais c'est non portugais, c'est Magrice !  
 m'explique-t-il comme Archimède aurait dit son l'œuvre "Mithra".  
 Oui, je l'avais trouvé ! Il s'agissait évidemment du Magrice  
 des Portugais. L'histoire s'explique enfin comment ce prince avait  
 passé son temps en Flandre. Du moins tenais-je une piste certaine.  
 Et, appliquant au texte assez sommaire, je m'imaginai les péripé-  
 ties du drame anglais avait été même notre l'œuvre, quand un non-  
 veni document me renseigna de façon complète et vraiment intéres-  
 sante sur le rôle joué par Magrice dans cette œuvre de justice  
 et comment, par une ironie de la Providence, une fleur de cheva-  
 lerie avait eu pour associé dans cette œuvre la légion des por-  
 tuis et des républicains sociaux.

En reprenant mes chers documents anglais de la période  
 épiques, je lus un drame que j'avais négligé jusqu'alors  
 tant la production de ces Shakespeare est formidables - une  
 pièce que à John Fletcher et intitulée "The Beggars Bush", c'est à  
 dire "Le Buisson des Mendicants". Pièce bizarre, inconnue à l'égal  
 des autres les plus fameuses, dont l'action se déroule en des  
 temps légendaires, mais dont les personnages pour n'avoir été men-

tionnés par aucun historien n'en sont pas moins plausibles et si je  
 vivants. Les princes et les princesses de Flandre et de Brabant qui  
 en sont les héros nous intéressent à l'égal d'une Elsa, d'un ouvrier  
 Terramonde ou d'une Ortrude, autres ducs ou comtes chimériques qui  
 régnèrent sur nos provinces par la seule puissance de l'art et de  
 la poésie. Sur ce se trouve, et si je ne suis abusé par une espé-  
 rance. Sans doute le sujet du Beggars Bush fut-il emprunté au folk-  
 lore et aux traditions populaires. A supposer que Fletcher ne vint  
 jamais en Flandre, il est probable que cette merveilleuse histoire  
 lui fut rapportée par ses confrères et contemporains, Ben Jonson et  
 Marlowe qui guerroyèrent avec nous et chez nous contre les Espa-  
 gnols. Introduit par la Dendre et l'Escaut.

Dans cette pièce il n'est pas question de Magrice, mais par  
 contre elle nous fait assister à tous les événements racontés che-  
 d'autre part dans la vieille chronique flamande. Le drame anglais  
 et cet antique document local m'auront donc permis de combler la  
 lacune laissée par Camoëns dans son immortel chef-d'œuvre, et en ont  
 fourni les éléments du récit que l'on va lire. Sa fer et par son  
 sur d'un air de se dire sur lequel son Jonson se détache  
 et l'œuvre de l'œuvre, et il est difficile de dire une large

II

Comme nous l'apprend Camoëns, le chevalier portugais Magrice,  
 non content de ne voir que des provinces baignées par le Tage et  
 le Douro avait voulu connaître les paysages des autres pays, les  
 mœurs et la physionomie des peuples étrangers. " Je vous rejoin-  
 drai dans les plaines d'Albion, avait-il dit à ses pairs, les onze  
 autres chevaliers qui s'embarquaient à Porto. Puisqu'enfin l'occa-  
 sion des livres et la liberté de l'œuvre de l'œuvre, complète



La carresse des regards. En somme un magnifique exemplaire de sa

sion désirée m'est offerte, souffrez, chers et braves amis, que je fasse le voyage par terre, ma curiosité n'affaiblira ni l'honneur, ni le devoir. La mort seule pourrait m'empêcher de vous retrouver au rendez-vous. En ce cas vous soutiendrez bien sans moi la gloire de notre patrie; mon absence <sup>ne</sup> refroidirait pas votre courage. Mais si mon coeur ne me trompe, et si je ne suis abusé par une espérance trop ambitieuse, la fortune et ses fureurs jalouses ne m'opposeront que de faibles barrières et j'irai partager vos lauriers".

Ses amis ne voulurent pas le contrarier, après les avoir embrassés et ~~si~~ <sup>il</sup> entreprit son voyage, passa les Pyrénées, traversa le royaume de France, pour gagner au plus tôt les pays arrosés par la Dendre et l'Escaut. <sup>autres.</sup> Au premier contact

Car c'était surtout ceux-là qu'il aspirait à connaître. Ce qu'il en avait appris par des voyageurs, matelots, marchands, chevaliers ou moines errants, exerçait sur lui une véritable fascination. <sup>de l'attractive et des émotions plutôt bizarres. D'honneur</sup>

Représentons-nous ce Magrice. Monté sur un palefroi, richement harnaché, il est vêtu d'un haubert de mailles de fer et par dessus d'un surcot de drap rouge sur lequel son écusson se détache en broderie d'or; il est coiffé d'un casque d'acier; une large et pesante épée, pend à son ceinturon de cuir. C'est un jeune homme de vingt cinq ans, robuste et bien découplé, au teint bruni par le hâle, à la physionomie ouverte et martiale, vive et résolue. Ce visage s'illumine de grands yeux bien fendus, pleins d'intelligence et de feu, aussi noirs que la couronne de cheveux crépus dont les mèches débordent ~~de~~ la visière relevée du casque. Le sourire des lèvres où la fierté se tempère de bienveillance, complète

l'homme par aucun historien n'en sont pas moins pénétrés et vivants. Les princes et les princesses de Flandre et de Brabant qui en sont les héros nous intéressent à l'égal d'une âme, d'un territoire ou d'une étrange, autres que ou comtes châtiments qui régneraient sur nos provinces par la seule puissance de l'art et de la poésie.

Car toute la suite du Barbare dans l'art-Il emprunté au folklore et aux traditions populaires. A supposer que l'épique ne vint jamais en Flandre, il est probable que cette merveilleuse histoire lui fut rapportée par ses confrères et contemporains, des jongleurs et ~~barbares~~ <sup>barbares</sup> qui s'élevaient avec nous et cher nous contre les ~~épiques~~ <sup>épiques</sup>.

Dans cette pièce il n'est pas question de Magrice, mais par contre elle nous fait assister à tous les événements mentionnés d'autre part dans la vieille chronique flamande. Le drame anglais et est antérieur de beaucoup à l'œuvre de l'auteur de la Jeune Flandre par ~~l'auteur~~ <sup>l'auteur</sup> dans son immortal chef d'œuvre, et fournit les éléments du récit que l'on va lire.

I I

Comme nous l'apprend l'auteur, le chevalier portait Magrice non content de ne voir que des provinces baignées par le Tage et le Pôuve avait voulu connaître les paysages des autres pays, les moeurs et la physionomie des peuples étrangers. " Je vous rejoindrai dans les plaines d'Albion, avait-il dit à ses pairs, les onze autres chevaliers qui s'embarquaient à Porto. Près de l'océan



la caresse des regards. En somme un magnifique exemplaire de sa race. S'il l'incarrait avantagement au physique, il ne la représenterait pas moins favorablement au moral. Sous tous les rapports Magrice était bien un des parangons de ce peuple loyal, aux mœurs douces et pacifiques, qu'une noble cause seule appelait aux combats et aux actions violentes. De cette race aussi il avait l'énergie serène et gracieuse, la radieuse laçidité, une gaité piquante mais courtoise, un esprit vif et prompt.

On conçoit dans ces conditions que la Flandre et ses habitants lui réservaient des surprises qu'il n'aurait pas, surtout au début, sans quelques désillusions. Rebuté par nos défauts ce n'est même qu'à la longue qu'il apprécierait nos qualités et que les siennes sympathiseraient avec les nôtres. Au premier contact avec des humains si différents de ses compatriotes, il aurait peine à s'accommoder d'une réserve qui confine à la hargne; il ne serait pas moins déconcerté, la glace étant rompue, par une cordialité intempestive et des effusions plutôt bourruées. D'humeur épaisse, de sang riche mais souvent aduste, ces tempéraments septentrionaux décourageaient sa spontanéité, sa verve, sa légèreté plaisante. Lui qui venait d'un pays sociable et urbain entre tous, où la bonté s'extériorise en affabilité, où la politesse dégèndre même en obséquiosité, mettrait quelque temps avant de découvrir chez les nôtres une bonté non moins grande, peut être même plus totale sous une enveloppe apathique sinon désobligeante, sous des dehors distants, des repliements farouches. Mais par la suite il serait tout acquis à cette âme si différente. Il priserait même ces alternatives de concentration taciturne, presque sournoise,



notre peuple et notre pays. C'est en somme nous qui l'entraînâmes en  
 et d'expansion débridée. Loin de s'en effrayer il aimait jusqu'aux  
 explosions de ces ardeurs lesquelles pour avoir été longtemps refou-  
 lées n'en ont convé qu'avec d'autant plus d'impatience et d'intensité  
 Mais il subissait toutes les incursions de la violence  
 jusqu'au moment de se projeter en de superbes flammes de passion  
 D'ailleurs pas plus que ses contemporains, les paladins de son  
 magnanime ou de sublime héroïsme.

Par exemple ce qui l'avait ravi dès qu'il fut sorti de France  
 ce fut l'opulence de la végétation, l'épaisseur des frondaisons,  
 la majesté des ormes, des tilleuls, des chênes et des hêtres, toutes  
 essences peu ou point acclimatées là-bas, leur fraîcheur, leurs ver-  
 doyances humides et quasi lustrales, l'émeraude lubrifiée des immen-  
 ses pâturages, et même la grisaille des pluies, les voiles des brouil-  
 lards, mais surtout les caprices et les chevauchées des nuées sur  
 l'infini des horizons. Cette nature prodigue et désordonnée, qu'on  
 aurait dit en perpétuelle révolte, aussi indisciplinée que ses natu-  
 rals, le changeaient quelque peu de la symétrie, nous dirions aujour-  
 d'hui de la stylisation et du classicisme des décors méridionaux, ré-  
 guliers, corrects et uniformes, de ces perpétuels <sup>ses</sup> terrains d'oli-  
 viers, de vignobles, de cyprès et de buis, de son immuable azur, de  
 son soleil aveugnant, de cette radieuse mais fastidieuse monochromie.  
 Magrice finirait par associer aux prestiges du paysage flamand  
 la plastique plantureuse des habitants. Aussi ample que consistante  
 et corsée, cette race s'épanouissait comme une roseraie où le satin  
 de la flore féminine s'harmoniait avec le velours duveté, le fauve pig-  
 ment de la chamure virile.

Il va sans dire que notre Lusitain ne démêlait point toutes ces  
 impressions, comme le ferait un Portugais de ce siècle confronté avec

la corce des regards. Et comme un magnifique exemplaire de  
 race. Et il l'indiquait avec un étonnement au physique, il en la regard-  
 était pas moins favorablement au moral. Sans doute les rapports  
 Magrice était née au sein d'un monde de ce peuple loyal, aux mœurs  
 honores et peçillieuses, d'une noble comme seule appelle aux combats  
 et un autre volantes. De cette race aussi il avait l'énergie  
 serènes et étendues, la tendresse insidieuse, une grâce qui n'est  
 courtoise, un esprit vif et prompt.

On conçoit dans ces conditions que la France et ses habit-  
 tants lui représentaient des surprises qui n'avaient pas, aujour-  
 d'hui, dans une grande délimitation. Rebuté par nos délices de  
 était même d'un tel ordre qu'il appréhendait nos délices et que  
 les autres sympathiseraient avec les nôtres. Au premier contact  
 avec des humains si différents de ses compatriotes, il aurait  
 pu être étonné de la réserve qui conduisit à la hauteur, il se  
 serait pas moins étonné, la place étant tenue, par une cor-  
 dialité impulsive et des oriflons piqués pourries. D'un autre  
 équilibre, de sans rien mais souvent amants, ces tempéraments  
 se pénétraient de compréhension et de spontanéité, se verraient, se léga-  
 rent plus aisément. Lui qui venait d'un pays modeste et urbain entre  
 tous de la haute et exotérique en altitude, de la politique  
 générale même en opération, n'aurait pu éprouver une telle  
 courtoisie chez les nôtres une hôte non moins grande, peut être même  
 plus totale sous une enveloppe éphémère sinon dissolutive, sous  
 des dehors distants, des repliements tactiques. Mais par la suite  
 il serait tout acquis à cette une si différente. Il prendrait même  
 des attentions de concentration, de concentration, de concentration,



notre peuple et notre pays. C'est en somme nous qui l'expliquons au lecteur, qui le révélons à lui-même, qui l'arrachons à sa passive inconscience.

Mais il subissait toutes ces impressions sans les raisonner. D'ailleurs pas plus que ses contemporains, les paladins de son temps, Magrice ne raffinaît sur ses sentiments, il n'était ni artiste, ni même clerc, alors qu'aujourd'hui tous sont ou veulent être pourris de littérature. Il vivait sa poésie au lieu de la composer : ses gestes mêmes étaient de l'épopée, son roman de l'amour, son lyrisme était sa foi. Le reste, ~~il le laissait~~, il l'abandonnait plutôt dédaigneusement aux jongleurs, ménestrels, troubadours, admis tout au plus à distraire le châtelain entre deux chasses ou deux pas d'armes.

C'est aux approches de Gand que la bouillonnante luxuriance de ce peuple et de ce terroir devait se manifester à Magrice de la façon la plus saisissante et la plus impérieuse.

III

On était à la fin de juin, par un bel après-midi de la préville des Saints Pierre et Paul, vers le coucher du soleil. Depuis une couple d'heures il avait vu pointer des haifrois, des donjons et des clochers par dessus des rideaux d'arbres, puis au fond de la perspective des prairies traversées par la Lys, il distingua de hautes murailles crénelées, percées de meurtrières, qui dominaient les remparts de l'antique commune.

A présent il suivait la grand'route. L'obscurité allait régner. Comme il calculait qu'une couple de milles à peine le séparaient de sa destination, il entendit venant vers lui le brouhaha d'un ton-

Par exemple ce qui l'avait ravi dès qu'il fut sorti de France ce fut l'opulence de la végétation, l'épaisseur des feuillages, la majesté des cimes, des tilleuls, des chênes et des hêtres, toutes ces masses qui se dressaient si haut, si fièrement, leurs vertes branches humides et quasi invulnérables, l'éternelle fraîcheur de leurs parures, et même la fraîcheur des puits, les vagues des fontaines, mais surtout les coiffures et les chevelures des dames et l'air des horizons. Cette nature prodigue et débordante, qu'on aurait dit en partant de la forêt, était indisciplinée que ses arbres, le charbonnant d'ailleurs par de la verdure, nous dirions un peu d'air de la stylisation et du classement des décors médiévaux, d'ailleurs, corrects et unifiés, de ces parterres et jardins d'ailleurs, de vignettes, de vignettes, de vignettes, de vignettes, de son admirable art, de son soleil aveuglant, de cette tendresse sans fastidieuse monotonie.

Magrice finit par associer aux pratiques du paysage l'aspect d'une plantation de hautes murailles. Mais aussi les caractéristiques de cette race d'édifices, cette sorte d'édifices qui se dressent de la flore féminine s'harmonisant avec le volume d'ivoire, le fût vigoureux de la chapelle virgile.

Il va sans dire que notre itinéraire ne déglutit point toutes ces impressions, comme le ferait un forgeron de ce siècle couronné avec



notre peuple et notre pays. C'est en somme nous qui l'expliquons au  
lecteur, qui le révérons à lui-même, qui l'arrêtons à sa passive  
indocilité.

Mais il suffisait toutes ces impressions sans les raisonner.  
D'ailleurs pas plus que ses contemporains, les catholiques de son  
temps n'avaient pu saisir son sentiment. Il n'était ni ar-  
tiste, ni même érudit, mais du jour au lendemain tout se venait  
être pour lui de littérature. Il vivait sa poésie au lieu de la com-  
poser : ses lectures mêmes étaient de l'épique, son roman de l'amour,  
son lyrisme était sa loi de vie, son ~~roman~~ ~~roman~~, il l'abandonnait  
plutôt dédaigneusement aux jongleurs, ménestrels, troubadours, adans  
tout au plus à distribuer le certain entre deux classes ou deux  
pas d'armes.

C'est aux approches de la fin que la bouffonnerie lumineuse  
de ce peuple et de ce temps devait se manifester à l'origine de  
la façon la plus saisissante et la plus impétueuse.

I I I

On était à la fin de Juin, par un bel après-midi de la prévalence  
des brises fraîches et temp, vers le coucher du soleil. Depuis une  
couple d'heures il avait vu pointer des bédouins, des nomades et des  
clochards par dessus des rizières d'arbres, puis au fond de la pers-  
pective des prairies traversées par la dye, il distinguait de hautes  
murailles ornées, percées de meurtrières, qui dominaient les  
tempêtes de l'arrière-cour.

A présent il suivait la grande route. L'obscurité allait régner.  
Comme il commençait d'une coupe de mille à peine le répit de  
sa destination, il entendait venant vers lui le bruit d'un tou-

coups de main, il se précipita sur le bord de la route  
nerre ou d'une mer orageuse. Avant qu'il eut eu le temps de se ren-  
dre compte de ce qui lui arrivait, une foule, une véritable trombe  
humaine se rua sur lui. Avec son destrier qui se cabrait en vain,  
il fut bousculé, presque désarçonné et renversé, reboulé sur l'acco-  
tement de la route. De là, étourdi et ébahi, se croyant l'objet  
d'une hallucination ou transporté dans le royaume de la folie, il  
assistait au plus fantastique des défilés.

Derrière la route de gueux déguenillés et à moitié nus qui  
l'avaient balayé au passage, deux files d'archers, d'arbalétriers et  
de pertuisaniers, lancés aussi au pas de course, encadraient un  
groupe compact de porteurs de torches non moins rapides, au centre  
duquel une vingtaine de marouffes, taillés en hercules, jambes et  
bras nus, soulevaient sur leurs épaules une manibre de cathédrale en  
laquelle Magritte reconnut une châsse d'or et d'argent massifs cons-  
tellés de pierreries, de cabochons et d'émaux de mille couleurs.  
Ce reliquaire était si pesant que les porteurs avaient toutes les  
peines à le soulever et à le charrier. Les flammes vacillantes du  
luminaire prêtaient encore plus de relief et d'énergie farouche à  
leurs physiologies. Malgré le faix écrasant ils s'évertuaient à cou-  
rir, à trépigner, même à danser, comme toute la légion qui leur fai-  
sait escorte. Renaissant sous la charge, suant à grosses gouttes,  
au risque de perdre l'équilibre et de faire dégringoler la fierte  
ils se trémoussaient comme pris du mal de Saint Gui, ou semblables  
à ces épileptiques que Brueghel devait peindre par la suite dans son  
Pèlerinage à Molenebeek. Pour se donner du coeur ils se stimulaient à







âge, vêtus et équipés comme lui-même, d'une physionomie grave et réfléchie, voire un peu mélancolique, mais des plus agréables, tranchant sur toutes ces mines délurées, falotes ou même bestiales. Magrice se prit subitement de sympathie pour ce jeune seigneur et se risqua à lui demander en français ou plutôt en langue d'oïl, ce que signifiait cette procession tumultueuse.

— C'est le pèlerinage de Saint Liévin, messire, répondit le Flamand, séduit de son côté par les dehors de l'étranger, en se servant de la même langue. Chaque année, à cette époque, la majeure partie de la population de Gand se rend avec la chasse du grand saint, à Hauthem, village de nos environs, où se célèbre un office suivi d'une kermesse. Tels que vous les avez vus ils se trémoussent et s'époumonneront ainsi toute la nuit pour n'arriver à destination qu'aux premières lueurs de l'aube.

Le seigneur flamand renseignait encore Magrice sur le pèlerinage d'Hauthem, lorsque trois cavaliers vêtus et armés comme des écuyers ou soudoyers, se détachèrent de la queue du cortège et l'un d'eux poussant son cheval vers l'interlocuteur de Magrice, le héla en ces termes :

— Au nom du très haut seigneur Wolfort, régent des Flandres, je prie respectueusement messire Hubert de Spermatie de nous suivre et de retourner sur l'heure à Gand avec nous.

Le jeune homme à qui s'adressait ce mercenaire tressaillit, changea de couleur, une expression de détresse se répandit sur son mâle visage, mais ce trouble ne fut que passager, ses traits recouvrirent plus de fierté et d'énergie que jamais, et sans daigner répondre au soldat il rendit les rênes à son cheval et le lança en avant, résolu à passer outre,

Magrice n'eut pas le temps de répondre que le seigneur flamand se détacha du cortège et se dirigea vers le village d'Hauthem. Magrice se prit à réfléchir sur ce qu'il venait de voir et de sentir. Il se voyait transporté aux antipodes de son aimable patrie. Mais il n'avait entrevu parer à son malheur. Ce spectacle avait tellement éveillé son attention que pendant ce bref instant il ne s'était pas aperçu qu'un cavalier était venu se placer à ses côtés. C'était tout juste ! De vous mettrai au courant par la suite !



à passer outre.

« Il regardait les yeux à son cheval et le regardait en avant, selon plus de fierté et d'énergie que jamais, et sans daigner répondre au vaine, mais ce trouble ne fut que passager, ses traits recomparaient ses de contour, une expression de détresse se répandit sur son visage. Les jeunes hommes à qui s'adressait ce mercenaire pressaillif, cherchèrent respectueusement messire Hubert de Spermatic de nous suivre et de retourner sur l'herbe à band avec nous.

« Au nom du très haut seigneur Wolfort, régent des fiancées, je pourrais son cheval sans l'intervention de Magrice, le héra en ces ou sondeurs, se détachèrent de la queue du cortège et l'un d'eux d'Hubert, lorsque trois cavaliers vêtus à l'antique comme des écuyers de la seigneurie flamande tentèrent encore Magrice sur le pèlerinage tion du leur premières heures de l'aube.

« tout et s'épouvanèrent ainsi toute la nuit pour n'arriver à genève- enivi d'une kermesse. Tels que vous les avez vus ils se tremoussa- sants, à l'antique, village de nos ancêtres, où se célébrait un office partie de la population de band se rend avec la châsse du grand servent de la même manière. Chaque année, à cette époque, les pèlerins flamands, séjournent de son côté par les dehors de l'église, en se répondant le

« C'est le pèlerinage de Saint-Léonard, messire, répondit-il.

« Magrice se prit à rire et à s'entretenir de l'antique pour ce jeune seigneur et se vanta à lui demander en français ou plutôt en langue d'oïl, ce que signifiait cette procession tumultueuse.

« N'obéissant qu'à son instinct Magrice s'apprêtait à prêter main forte au jeune chevalier flamand que de secrètes affinités lui avaient rendu cher dès leur rencontre. Ignorant tout de lui il l'avait secondé et défendu de confiance, fut-ce au péril de sa vie.

Mais une vingtaine de soldats à cheval leur barrèrent le passage. De plus, aux cris de "Vive Wolfort ! A nous les preudes gens !" tous les fantassins, piqueurs, hallebardiers et pertuisaniers et même les confrères des Serments de l'arc et de l'arbalète qui escortaient la colonie de pèlerins, se mirent en devoir de renforcer les cavaliers et d'opposer aux deux chevaliers un rempart infranchissable.

Force fut donc à Spermatic de se rendre à l'injonction des émissaires de Wolfort. Magrice obtint de pouvoir l'accompagner. Sa mine altière, le luxe de son harnais, imposait à ces soldats. Ils avaient deviné en lui un personnage d'importance.

En quelques mots rapides le Lusitain et le Flamand s'étaient présentés l'un à l'autre. Magrice se tint d'emblée à l'entière disposition d'Hubert.

« Ma cause est juste ! Je vous mettrai au courant par la suite ! avait dit Hubert.

« Comptez sur moi. Je ne doute pas un instant de vous ! avait répondu Magrice.

« C'est à la vie et à la mort ! dirent-ils à la fois, et ils scellèrent ce pacte en une fraternelle poignée de mains.

« Que ce soit le jour de la mort, que ce soit le jour de la vie, Messire Hubert de Spermatic.



Lorsqu'ils arrivèrent à Gand il faisait nuit noire. Les gens d'armes menèrent directement les deux chevaliers au château des comtes de Flandre. A l'entrée il leur fallut déposer leurs épées entre les mains des gardes qui se chargèrent aussi de leurs chevaux. Tandis que Magrice attendait dans la salle d'armes, la suite de ces aventures, toujours prêt à intervenir en faveur de son nouvel ami en se réclamant au besoin des rois de Portugal et d'Angleterre - les estafiers de Wolfort avaient conduit Hubert par tout un labyrinthe de couloirs, de corridors et de passages secrets jusqu'à leur maître.

Celui-ci était un homme d'une quarantaine d'années, large d'épaules, de haute stature, aux traits empreints d'énergie mais aussi de superbe; en dépit de leur rudesse il avait quelque chose de félin et de faux dans ses regards plus souvent obliques que droits et, sous d'épaisses moustaches roussees, ses lèvres fines et serrées dissimulaient à peine un pli cruel.

A l'entrée d'Hubert, Wolfort se porta vivement vers lui, la main tendue : Hubert repoussa cette main. L'autre feignit de ne pas remarquer cet affront, mais jouant la surprise, le reproche de l'ami, l'amitié outragée :

- Eh quoi, Hubert ! s'écria-t-il, que m'avait-il fallu apprendre ! Est-ce bien toi, qu'il me fuyait ! Toi !

Et constatant que le jeune homme avait été désarmé, il affecta de tancer vertement ses satellites :

- Que vois-je ?... on a saisi ton épée. C'est outrepasser mes instructions. Or ça, marauds, que son épée soit rendue sur le champ à Messire Hubert de Spermatie.



Et quand les valets eurent obéi :

- Reprends ton arme ! dit cordialement Wolfport au jeune officier. Elle ne pourrait être en de meilleures mains. Tu en fis un noble usage durant nos guerres. Et tu n'es pas homme à la déshonorer.

- En effet, seigneur, fit Hubert sur un ton plutôt glacial, en raccrochant le glaive à son ceinturon, et en portant vivement la main à la poignée, geste que ne laissa pas de faire tressaillir quelque peu son interlocuteur. "Et, poursuivit-il, je tournerais plutôt ce fer contre mon propre coeur, avant que d'entreprendre une action déloyale, et de le faire servir à une mauvaise cause.

- Je n'en doute pas, sire Hubert, et c'est pourquoi je m'honore de ton amitié, protesta Wolfport en se rassoyant et en invitant du geste le jeune homme à prendre un siège. "Et pourtant, poursuivit-il, en dépit de l'affection que je t'ai vouée pour ma part, mes gens t'ont ramassé sur les grands chemins, mêlé à une caravane de marauds parmi lesquels tu te flattais sans doute de te dissimuler, afin de fuir ma cour et de désertir ton poste ?... Ne t'avais-je confié le commandement de mes gardes ? Pour quel motif prétendais-tu m'abandonner et cela au moment où j'allais m'investir de nouvelles dignités et même te charger d'une mission de la plus haute importance ? Ingrat, ne disposais-tu pas entièrement de moi ? Je n'avais rien à te refuser, ma faveur s'étendait même à ceux que tu me recommandais. Et voilà que tu songeais à me fuir ?... Voyons, parle. Justifie-toi. Que signifie cette fugue ?

Hubert avait écouté ces récriminations avec un sourire sceptique et non sans hausser les épaules. Quand Wolfport eut fini ses doléances :

Et quand les valets eurent obéi :

- Reprends ton arme ! dit cordialement Wolfport au jeune officier. Elle ne pourrait être en de meilleures mains. Tu en fis un noble usage durant nos guerres. Et tu n'es pas homme à la déshonorer.

- En effet, seigneur, fit Hubert sur un ton plutôt glacial, en raccrochant le glaive à son ceinturon, et en portant vivement la main à la poignée, geste que ne laissa pas de faire tressaillir quelque peu son interlocuteur. "Et, poursuivit-il, je tournerais plutôt ce fer contre mon propre coeur, avant que d'entreprendre une action déloyale, et de le faire servir à une mauvaise cause.

- Je n'en doute pas, sire Hubert, et c'est pourquoi je m'honore de ton amitié, protesta Wolfport en se rassoyant et en invitant du geste le jeune homme à prendre un siège. "Et pourtant, poursuivit-il, en dépit de l'affection que je t'ai vouée pour ma part, mes gens t'ont ramassé sur les grands chemins, mêlé à une caravane de marauds parmi lesquels tu te flattais sans doute de te dissimuler, afin de fuir ma cour et de désertir ton poste ?... Ne t'avais-je confié le commandement de mes gardes ? Pour quel motif prétendais-tu m'abandonner et cela au moment où j'allais m'investir de nouvelles dignités et même te charger d'une mission de la plus haute importance ? Ingrat, ne disposais-tu pas entièrement de moi ? Je n'avais rien à te refuser, ma faveur s'étendait même à ceux que tu me recommandais. Et voilà que tu songeais à me fuir ?... Voyons, parle. Justifie-toi. Que signifie cette fugue ?

Hubert avait écouté ces récriminations avec un sourire sceptique et non sans hausser les épaules. Quand Wolfport eut fini ses doléances :



- Vous le demandez, seigneur ? fit le jeune chevalier. Eh bien, vous le saurez, mais je tiens à vous entretenir sans témoins.

Sur un signe de Wolfart, ses gens sortirent de la salle.

Alors Hubert se déborda :

- L'amitié entre nous n'est plus possible, s'écria-t-il. Vous me leurreriez et me trompiez abominablement, j'ai vu clair dans votre jeu; je connais vos machinations, vos complots tous les dessous de votre politique.

Et comme Wolfart faisait mine de se lever pour sortir ou pour rappeler ses gardes :

- Non, non, restez, dit Hubert en le retenant par le bras. Vous m'entendez jusqu'au bout. Je sais qu'en vous fuyant je risquais ma tête. N'importe je perdrais volontiers la vie s'il m'était permis auparavant de vous édifier sur votre soûlératresse, de vous faire reconnaître quel monstre se cachait sous le Wolfort auquel allait ~~tant~~ ma filiale admiration !

Wolfort courba la tête et réprima un cri, le cri d'un supplicié que marquerait le fer rouge du bourreau, mais il réagit aussitôt, se redressa et au lieu de se livrer à des éclats de colère, il prit le parti de se moquer de son insulteur.

- Vraiment ? ricana-t-il. Que me faut-il entendre ! C'est Hubert, mon jeune favori, quasi mon fils, qui me parle ainsi !... Ah, ça, deviens-tu fou ! Quel scorpion t'a piqué ? Quel sorcier m'a changé ce brave garçon ?

Puis avec colère :

- Mais en voilà assez !... Il est temps de revenir à la raison. Est-ce sérieusement à moi que s'adressait ce discours ?

Hubert avait écrit ces observations avec un calme égalant celui de son sang-froid. Quand Wolfart fut fini, il se pencha vers lui et dit :  
- Regardez-moi bien ! dit Wolfart en se penchant vers lui.  
- Vous le demandez, seigneur ? fit le jeune chevalier. Eh bien, vous le saurez, mais je tiens à vous entretenir sans témoins.  
Sur un signe de Wolfart, ses gens sortirent de la salle.  
Alors Hubert se déborda :  
- L'amitié entre nous n'est plus possible, s'écria-t-il. Vous me leurreriez et me trompiez abominablement, j'ai vu clair dans votre jeu; je connais vos machinations, vos complots tous les dessous de votre politique.  
Et comme Wolfart faisait mine de se lever pour sortir ou pour rappeler ses gardes :  
- Non, non, restez, dit Hubert en le retenant par le bras. Vous m'entendez jusqu'au bout. Je sais qu'en vous fuyant je risquais ma tête. N'importe je perdrais volontiers la vie s'il m'était permis auparavant de vous édifier sur votre soûlératresse, de vous faire reconnaître quel monstre se cachait sous le Wolfort auquel allait tant ma filiale admiration !  
Wolfort courba la tête et réprima un cri, le cri d'un supplicié que marquerait le fer rouge du bourreau, mais il réagit aussitôt, se redressa et au lieu de se livrer à des éclats de colère, il prit le parti de se moquer de son insulteur.  
- Vraiment ? ricana-t-il. Que me faut-il entendre ! C'est Hubert, mon jeune favori, quasi mon fils, qui me parle ainsi !... Ah, ça, deviens-tu fou ! Quel scorpion t'a piqué ? Quel sorcier m'a changé ce brave garçon ?  
Puis avec colère :  
- Mais en voilà assez !... Il est temps de revenir à la raison. Est-ce sérieusement à moi que s'adressait ce discours ?



- Oui à toi ! s'écria le jeune homme. Pourquoi te ménagerais-je ?  
Qui donc es-tu ?

- Ton prince et ton maître, le comte de Flandre ! s'exclama Wolf-  
fort en se redressant de toute sa hauteur et en lui lançant des re-  
gards qu'il eût voulu chargés de la foudre. Et son aîné de quatre ans  
et - Non pas ! protesta Hubert, sans baisser les yeux, sans se  
laisser intimider le moins du monde. Tu n'es qu'un usurpateur, un  
fâlon, un traître, dont les crimes ont appelé tout mon mépris !

V

Le prince Florès comte de Flandre, avait été fiancé dès le  
ber Avant de rapporter comment se termina ce tête à tête orageux, il  
convient pour l'intelligence de ce récit, de nous reporter aux évène-  
ments auxquels faisait allusion la sanglante sortie du seigneur de  
Spermalie et fournir aussi à <sup>nos</sup> lecteurs quelques renseignements  
sur celui-ci : une de Brabant accusa le regent de Flandre de se  
rept Hubert, seigneur de Spermalie, un village situé encore aujourd-  
d'hui sur la rive droite de l'Yser, entre Ghistelles et Nieupoort ,  
était devenu capitaine des gardes de Wolfort. En rappelant la faveur  
dont le jeune homme jouissait à sa cour, Wolfort n'avait pas exagéré.  
Tout jeune encore, moins qu'un adolescent, presque un <sup>un</sup> enfant, le  
demoiselle avait quitté le castel de son père, à Spermalie, pour  
entrer selon l'usage des fils de châtelains flamands, comme page,  
puis comme écuyer, au service de son suzerain.  
A ce moment pendant la minorité du comte de Flandre, Florès,  
encore enfant, le comté était gouverné par le père de celui-ci,  
Gérard de Lampernisse, époux de la défunte comtesse de Flandre, mais  
que la coutume empêchait de ceindre la couronne de sa femme .



Qui donc es-tu ?  
 - Tu prince et ton maître, le comte de Flandre ! a'anglais Wol-  
 fort en se redressant de toute sa hauteur et en lui lançant des re-  
 gards du'il eut voulu chargés de la foudre.  
 - Non pas ! protesta Hubert, sans baisser les yeux, sans se  
 laisser intimider le moins du monde. Tu n'es qu'un valet, un  
 légion, un traître, dont les crimes ont appelé tout son mépris !

V

Avant de rapporter comment se termina ce tête à tête orageux, il  
 convient pour l'intelligence de ce récit, de nous reporter aux événe-  
 ments auxquels faisait allusion la conversation de Bertha et de  
 Ghémalie et former ainsi à nos lecteurs des idées exactes sur  
 l'histoire de ces deux pays, le Brabant et la Flandre, qui furent  
 autrefois une seule et même principauté, mais qui furent séparés  
 par la ruse et la violence de Philippe le Hardi, roi de France, qui  
 fit épouser à son fils le comte de Flandre, une fille de France, et  
 ainsi, par le mariage, le comte de Flandre devint vassal du roi de  
 France, et le comte de Brabant, qui n'était pas marié, resta  
 indépendant. Cette situation fut la cause de la guerre de Flandre,  
 qui dura de 1297 à 1302, et qui fut terminée par le traité de  
 Brétigny, qui reconnut l'indépendance de la Flandre et du Brabant.

A la cour du régent, le petit Hubert était traité comme le  
 frère des princes Florès et de la princesse Jacqueline.  
 Hubert, le page, aimait d'un amour presque religieux, d'un amour  
 de fidèle pour une sainte, la mignonne blonde aux yeux bleus que  
 représentait la comtesse Jacqueline. Il était son aîné de quatre ans  
 et il se laissait conduire par elle comme par une créature supérieure  
 et beaucoup plus raisonnable. Et cependant il n'y avait rien de  
 plus ingénu, de plus simple, de plus puéril que cette petite prin-  
 cesse.  
 Le prince Florès comte de Flandre, avait été fiancé dès le  
 berceau à Bertha, une enfant de son âge, héritière du duché de  
 Brabant. Les deux pays entretenaient les meilleures relations et  
 rien ne semblait devoir troubler leur bon voisinage.  
 Mais voilà qu'un jour la petite princesse Bertha fut enlevée  
 à son père. Le duc de Brabant accusa le régent de Flandre de ce  
 rapt et en dépit de l'absurdité de cette accusation et des protes-  
 tations solennelles de Gérard il ne voulut pas en démordre et dé-  
 clara la guerre à la Flandre.  
 Or, dès le début des hostilités un calamité éprouva aussi le  
 foyer de Gérard et même tout le comté. le petit comte Florès dispa-  
 rut comme avait disparu la princesse brabançonne.  
 Gérard et les Flamands crurent assez naturellement à des repré-  
 sailles de la part du duc de Brabant. A son tour Gérard n'admit  
 pas plus l'innocence du duc que celui-ci n'avait reconnu la sienne.  
 Ce double mystère n'avait jamais été éclairci. On ne parvint à dé-  
 couvrir ni les ravisseurs, ni même la moindre trace des enfants  
 disparus. Les hostilités entre les deux principautés n'en furent que  
 plus acharnées et plus durables.



Toutefois les flamands l'emportèrent sur les armées du Brabant. Cette victoire fut due surtout au sire de Wolfort le général auquel Gérard avait confié le commandement de ses armées.

Grâce au talent, à la tactique et à la vaillance de Wolfort et les opérations furent prestement menées. Les Flamands envahirent le Brabant, cernèrent les forces ennemies et contraignirent le Duc à capituler. Le jeune Hubert avait obtenu de dépouiller ses troupes de page, pour revêtir le harnois de l'écuier. Il se distingua même aux côtés du général Wolfort à qui Gérard l'avait chaudement recommandé. L'affection filiale de l'adolescent se partageait entre le général et le régent. Le jeune Hubert se penchait plutôt d'un côté que de l'autre.

De cette campagne triomphale Wolfort de Perwyse tira un prestige qui aurait tourné la tête à un mortel plus sage que lui. Il était devenu l'idole de ses troupes aussi bien que des populations entières. Son entrée à Gand, à la tête de ses fidèles milices, prit les proportions d'un triomphe. Hubert, qu'il avait attaché comme servant à sa personne, chevauchait fièrement aux côtés de son maître. L'Adolescent pensa de faillir d'orgueil lorsqu'il défila avec les troupes devant le château des comtes de Flandres et qu'il vit au balcon près du Régent, la petite princesse Jacqueline, la dame de ses pensées. N'était-ce pas surtout pour elle qu'il s'était couvert de gloire? Elle lui adressa son plus gentil sourire et agita en son honneur une banderolle de soie. Elle laissa même choir ce ruban à son passage. Il le cueillit adroitement du bout de sa lance, s'empressa de le nouer à son bras et désormais ne s'en sépara plus.

Il avait vu ses derniers au Régent et celui-ci ne lui avait rien dit. Il vit comme un éclair dans ses yeux. Il vit comme un éclair dans ses yeux. Il vit comme un éclair dans ses yeux.

Le prince Floris comte de Flandres, avait été fiancé dès le berceau à Bertha, une enfant de son âge, héritière du duché de Brabant. Les deux pays entretenaient les meilleures relations et rien ne semblait devoir troubler leur bon voisinage. Mais voilà qu'un jour la petite princesse Bertha fut enlevée à son père. Le duc de Brabant accusa le régent de Flandres de ce rapt et en dépit de l'absurdité de cette accusation et des protestations solennelles de Gérard il ne voulut pas en démontrer et de faire la guerre à la Flandre.

Le duc de Brabant, qui se voyait débarrassé de son gendre, se pencha vers Gérard et même tout le comte. Le petit comte Floris était comme avait disparu la princesse Jacqueline. Les Flamands furent aussitôt en marche vers la part du duc de Brabant. A son tour Gérard n'eut pas plus l'innocence de dire que celui-ci n'avait reconnu la princesse. Le duc de Brabant n'avait jamais été déçu. On ne parvint à débarrasser ni les ravisseurs, ni même le moindre trace des enfants enlevés. Les hostilités entre les deux principautés n'en furent que plus acharnées et plus meurtrières.



Toutefois les Flamands l'emportèrent sur les armées du Régent.  
 Cette victoire fut due surtout au bras de Wolfort le général anglais  
 Gérard qui avait commandé les troupes de ses alliés.  
 Grâce au talent, à la tactique et à la vaillance de Wolfort  
 les opérations furent pratiquement menées. Les Flamands avaient  
 le présent, commençaient les forces ennemies et commençaient le Duc  
 à capituler.  
 Le jeune Hubert avait obtenu de déjouer les troupes de son  
 père pour ravir le pays de l'évêque. Il se distinguait même aux  
 côtés du général Wolfort à qui Gérard l'avait commandé.  
 L'affection filiale de l'épiscopat se partageait entre le général  
 et le régent.  
 De cette campagne triomphale Wolfort de Pervyse tira un prestige  
 qui aurait servi de tête à un motard plus sage que lui. Il était  
 devenu l'idole de ses troupes aussi bien que des populations en-  
 tieres. Son entrée à Gand, à la tête de ses légions militaires  
 les propositions d'un triomphe. Hubert, qui avait été comme  
 servant à sa personne, chevauchait fièrement aux côtés de son maître.  
 L'épiscopat pensa à offrir à Wolfort le duc de Brabant avec les  
 titres devant le chef de la cour de l'archevêque de Liège et de lui  
 faire épouser la princesse Jacqueline, la dame de  
 son pays. N'était-ce pas excellent pour elle du point de vue  
 de la gloire ? Elle lui adressa son plus gentil sourire et alla en son  
 honneur aux fiançailles de son père. Elle laissa son choix se faire à  
 son passage. Il le qualifiait de pont de sa lance, à son  
 passage de son bras et de son bras et de son bras plus.

Cependant la situation se troubla. Des discordes civiles écla-  
 tèrent. Il courait des bruits ~~de~~ inquiétants. L'esprit fac-  
 tieux contribua à les propager :

La popularité de Wolfort de Pervyse aurait porté ombrage à Gérard  
 de Lamprensière. Le général se plaignait de l'ingratitude du régent.  
 Il alla jusqu'à prétendre que Gérard en voulait à ses jours et au-  
 rait même stipendié des satellites pour le faire périr. D'autre  
 part les partisans du Régent, attribuaient à Wolfort le dessein de  
 s'arroger le pouvoir.

Placé entre ces deux hommes, leur ami à tous deux, on se re-  
 présente ce que devait souffrir Hubert. Comment se faire une reli-  
 gion ? Il se serait bien gardé de pencher plutôt d'un côté que de  
 l'autre.

L'amour qu'il portait à la touchante Jacqueline contribuait à  
 sa perplexité. N'aurait-il pas dû prendre ouvertement parti pour le  
 Régent ? Et d'autre part comment soupçonner de noirceur le général  
 qui l'avait si généreusement associé à sa gloire ? N'était-ce pas  
 Wolfort qui l'avait armé chevalier sur le champ de bataille même  
 où ils venaient de remporter la victoire finale ?

Cependant le peuple de Gand, les confrères et les guildes pre-  
 nient fait et cause pour Wolfort et incriminaient Gérard.

Un matin Hubert apprit à sa grande consternation que le Régent  
 avait fui sa capitale avec la princesse Jacqueline et deux de ses  
 vaisseaux les sires de Bentuyse et de <sup>ConVomax</sup> ~~Coukelaere~~

Cette disparition porta le comble à la détresse du jeune homme.  
 Jacqueline était partie sans lui dire adieu. La veille encore il  
 avait rendu ses devoirs au Régent et celui-ci ne lui avait rien  
 laissé transpirer de ses projets. Il vit comme un blâme tacite, une  
 répudiation dans cette conduite.



Sans croire encore aux desseins ambitieux de Wolfort, sa foi en son maître en fut quelque peu ébranlée, surtout que quelques jours à peine après la fuite de Gérard, le général, encouragé par sa popularité, n'hésita plus à prendre les rênes des pouvoirs, et à transporter sa résidence au burg de ses princes.

La mort dans l'âme Hubert s'abstint de paraître à la cour. Quelques propos échangés entre des soldats, et qu'il surprit au passage, achevèrent de l'édifier sur le caractère et le rôle de Wolfort.

Dès ce moment sa vénération pour le nouveau gouverneur des Flandres tourna en mépris. Ce fut un déchirement. Il résolut de quitter Gand à son tour et de se mettre à la recherche de Gérard et de Jacqueline.

Nous avons vu comment ayant donné suite à son projet, il avait été arrêté par les satellites de l'usurpateur. Nous avons relaté aussi le commencement de son explication avec celui-ci lorsqu'il eut été conduit en sa présence. Reprenons donc notre récit au point où nous l'avons laissé.

V I

Quel pouvoir Wolfort de Paryse exerçait-il sur lui-même, comment parvint-il à se vaincre, à dissimuler, après que le jeune seigneur de Spermalie lui eut pour ainsi dire craché son mépris à la face ?

Au moment d'appeler ses gardes et de faire jeter le téméraire sur fond d'une oubliette ou même de l'occire sur le champ, il se ravisa, se contraignit, dévora sa furie.

tout en cherchant pour retrouver le air de l'empereur, la

La popularité de Wolfort de Paryse avait porté ombrage à Gérard de Flandre. Le général ne craignait de l'ingratitude du régent.

Il alla jusqu'à prétendre que Gérard en voulait à ses jours et avait même envisagé des satellites pour le faire périr. D'autre part les partisans du régent, attachés à Wolfort le gagnaient de sa popularité.

Place entre ces deux hommes, leur ami à tous deux, on se représentait ce que devait souffrir Hubert. Comment se faire une religion ? Il se serait bien gardé de panacher d'un côté de la

l'amour qu'il portait à la comtesse Jacqueline contribuait à sa popularité. Il existait-il pas de prendre ouvertement parti pour le régent ? Et d'autre part comment supporter de voir le général qui l'avait si généreusement secouru à sa gloire ? N'était-ce pas Wolfort qui l'avait ainsi élevé sur le champ de bataille même où les vaincus de repousser la victoire finale ?

Depuis le peuple de Gand, les comtes et les évêques prenaient fait et cause pour Wolfort et incriminaient Gérard. Un matin Hubert écrivit à sa grande comtesse que le régent avait fini sa dispute avec la princesse Jacqueline et deux de ses vassaux les évêques de Liège et de Cologne.

Cette disposition porta le comte à la dévotion de l'empereur. Il se représentait que la victoire était partie sans lui dire rien. La veille encore il avait tenu ses devoirs de régent et celui-ci ne lui avait rien fait de transcrire de ses projets. Il vit comme un diable saisi, une







Chose de concertante et l'on songe à la fougère de son empiètement  
 il ne prononcera pas l'outrage. La révolte ne se trahit pas  
 plus comme tout à l'heure par des résonnances. Non de la fougère à l'if  
 un compte la suite de la dislocation ? Ou bien une réaction se  
 produira-t-elle en lui ? S'immobilise-t-il devant son caractère, devant  
 son caractère ?

Hubert en croyait à peine ses oreilles, mais l'émotion de Wolf-  
 fert semblait si poignante, ses larmes si naturelles, ses remords  
 si torturants, qu'il ne doute point de leur sincérité.

— Dirais-tu vrai ? S'écria-t-il, heureux de pouvoir rendre son  
 estime à un homme qu'il avait longtemps vénéré entre tous. Ton coeur  
 ne démentirait-il point tes lèvres ?...

— Je te le jure sur tout ce qu'il y a de ~~plus~~ sacré ! sur mon  
 salut, sur mes bons anges, sur la mère de Jésus et sur Dieu même !  
 fit solennellement Wolfert en tendant sa droite vers le ciel....

D'ailleurs, reprit-il sur un ton plus familier, veux-tu la preuve de  
 mes bonnes intentions ? Il m'est revenu par des émissaires qu'ils  
 croyaient être sur la trace de quelques-uns des partisans des fi-  
 dèles de Gérard. Ils se trouveraient à Bruges ou dans les environs.  
 Et puisque je te parle à coeur ouvert, leur présence expliquerait  
 même la résistance que mon usurpation rencontra dans cette ville.  
 La mission dont je te parlai au début de notre entretien était préci-  
 sément celle dont je viens de te charger. Oui, Hubert, à toi de dé-  
 couvrir et de nous ramener sans retard les seigneurs légitimes de  
 cette comté. Pour faciliter tes recherches je t'adjoindrai le sire de  
 Heemskerck. C'est à lui qu'on a fourni des indications sur le sé-  
 jour des partisans de Gérard dans la campagne brugeoise. D'ailleurs  
 je tiens à ta disposition tout ce que tu requerras d'hommes et de  
 finances....

quelque et même, et surtout, s'il était possible, l'héritier légi-  
 time de cette comté, le jeune prince Florès. Il me tarde de remettre  
 le pouvoir entre ses mains, mais à son défaut ramène moi son père,  
 Gérard, le Régent ....

Hubert en croyait à peine ses oreilles, mais l'émotion de Wolf-  
 fert semblait si poignante, ses larmes si naturelles, ses remords  
 si torturants, qu'il ne doute point de leur sincérité.

— Dirais-tu vrai ? S'écria-t-il, heureux de pouvoir rendre son  
 estime à un homme qu'il avait longtemps vénéré entre tous. Ton coeur  
 ne démentirait-il point tes lèvres ?...

— Je te le jure sur tout ce qu'il y a de ~~plus~~ sacré ! sur mon  
 salut, sur mes bons anges, sur la mère de Jésus et sur Dieu même !  
 fit solennellement Wolfert en tendant sa droite vers le ciel....

D'ailleurs, reprit-il sur un ton plus familier, veux-tu la preuve de  
 mes bonnes intentions ? Il m'est revenu par des émissaires qu'ils  
 croyaient être sur la trace de quelques-uns des partisans des fi-  
 dèles de Gérard. Ils se trouveraient à Bruges ou dans les environs.  
 Et puisque je te parle à coeur ouvert, leur présence expliquerait  
 même la résistance que mon usurpation rencontra dans cette ville.  
 La mission dont je te parlai au début de notre entretien était préci-  
 sément celle dont je viens de te charger. Oui, Hubert, à toi de dé-  
 couvrir et de nous ramener sans retard les seigneurs légitimes de  
 cette comté. Pour faciliter tes recherches je t'adjoindrai le sire de  
 Heemskerck. C'est à lui qu'on a fourni des indications sur le sé-  
 jour des partisans de Gérard dans la campagne brugeoise. D'ailleurs  
 je tiens à ta disposition tout ce que tu requerras d'hommes et de  
 finances....



Hubert de Spersmalie acquiesça à cette proposition; Wolfort le mit aussitôt en rapport avec le sire de Heemskerk<sup>EMS</sup>. Magrice devint s'embarquer pour l'Angleterre, Hubert le présenta à Wolfort en annonçant à celui-ci que le seigneur étranger serait du voyage jusqu'à Bruges.

Les lettres de créance que Magrice tenait des rois de Portugal et d'Angleterre, lui valurent comme bien on pense, le meilleur accueil auprès du sire de Pervyse.

Hubert mit le Portugais au courant de ce qui s'était passé avec Wolfort. Magrice se réjouit avec lui de la conversion du pécheur mais tous deux étaient cependant décidés à se tenir sur leurs gardes. La mine obséquieuse et chafouine du sire de Heemskerk, son air en-dessous, ses yeux bigles, son gros nez évasé, ne lui présentaient que médiocrement en sa faveur. N'avait-il pas été le conseiller de l'usurpateur, en quelque sorte son âme damnée ?

- Nous nous tiendrons sur la réserve se disait Hubert. Nous ne risquons rien à prendre cet Heemskerk avec nous, quitte à en faire justice à la moindre équivoque et à nous passer de ses services dès qu'il nous aura mis sur les traces du sire de Lampernisse.

- J'étais décidé, avoua Magrice à son ami, lorsqu'ils se trouvaient seuls après avoir pris congé de Heemskerk jusqu'au lendemain, à m'embarquer au plus tôt à Bruges ou à l'Ecluse, mais une bonne part au pittoresque de la cité à la Fain se trouva comme un pressentiment me dit que je pourrais vous être utile et qu'avant de remplir mon devoir à l'égard des dames anglaises, j'aurai le temps de collaborer avec vous à une œuvre de non moins haute valeur. Les dames ont le discernement et la boussole ne craignent rien de la confusion des méchants et au triomphe du Droit et du Bien !



Hubert de Spermalie, Magrice et Heemskerck se mirent en route pour Bruges.

Il y fleurissait un jeune marchand du nom de Goswin, renommé pour ses richesses, sa joie de vivre en beauté mais surtout en bonté.

Pils adoptif d'un négociant de Londres qui lui avait laissé son nom avec ses biens, Goswin, à peine âgé de vingt trois ans s'était établi dans la célèbre cité flamande dont, au cours de deux ou trois voyages entrepris du vivant de Goswin père, pour leur commerce, il avait apprécié l'atmosphère, les décors, le faste, la physionomie réjouie, la vitalité robuste et expansive.

Le besoin de s'extérioriser qui n'y dégénérait que trop souvent en séditions provenait même de cet excès de santé animale et d'une prospérité matérielle poussée jusqu'à la pléthore.

Le Steen ou château que Goswin se fit construire alliait la majesté gothique, un tantinet farouche, à ces agréments méridionaux importés sous nos climats du Nord par les factoreries vénitienes et les banques florentines.

Ce palais s'élevait aux rives d'un de ces canaux alimentés par le Suene ou la Rye, qui contribuent encore aujourd'hui pour une bonne part au pittoresque de la cité à la fois songeuse comme ses eaux glauques et majestueuse comme les appareillages de ses flottilles de caravelles. Des chansons de haleurs avaient apprivoisé les cygnes dont la marche et la blancheur se confondaient à celles des voiles.

Le lendemain Hubert de Spermalie, Magrice et Heemskerck se mirent en route pour Bruges.

Il y fleurissait un jeune marchand du nom de Goswin, renommé pour ses richesses, sa joie de vivre en beauté mais surtout en bonté.

Pils adoptif d'un négociant de Londres qui lui avait laissé son nom avec ses biens, Goswin, à peine âgé de vingt trois ans s'était établi dans la célèbre cité flamande dont, au cours de deux ou trois voyages entrepris du vivant de Goswin père, pour leur commerce, il avait apprécié l'atmosphère, les décors, le faste, la physionomie réjouie, la vitalité robuste et expansive.

Le besoin de s'extérioriser qui n'y dégénérait que trop souvent en séditions provenait même de cet excès de santé animale et d'une prospérité matérielle poussée jusqu'à la pléthore.

Le Steen ou château que Goswin se fit construire alliait la majesté gothique, un tantinet farouche, à ces agréments méridionaux importés sous nos climats du Nord par les factoreries vénitienes et les banques florentines.

Ce palais s'élevait aux rives d'un de ces canaux alimentés par le Suene ou la Rye, qui contribuent encore aujourd'hui pour une bonne part au pittoresque de la cité à la fois songeuse comme ses eaux glauques et majestueuse comme les appareillages de ses flottilles de caravelles. Des chansons de haleurs avaient apprivoisé les cygnes dont la marche et la blancheur se confondaient à celles des voiles.

Le Steen ou château que Goswin se fit construire alliait la majesté gothique, un tantinet farouche, à ces agréments méridionaux importés sous nos climats du Nord par les factoreries vénitienes et les banques florentines.

Ce palais s'élevait aux rives d'un de ces canaux alimentés par le Suene ou la Rye, qui contribuent encore aujourd'hui pour une bonne part au pittoresque de la cité à la fois songeuse comme ses eaux glauques et majestueuse comme les appareillages de ses flottilles de caravelles. Des chansons de haleurs avaient apprivoisé les cygnes dont la marche et la blancheur se confondaient à celles des voiles.

Le Steen ou château que Goswin se fit construire alliait la majesté gothique, un tantinet farouche, à ces agréments méridionaux importés sous nos climats du Nord par les factoreries vénitienes et les banques florentines.



le lendemain Robert de Spelman, Margite et Hecmarie se  
mirent en route pour Bruges.

-7-

I I V

Il y avait dans la commune de Bruges un homme  
qui se nommait Goswin. Goswin était un homme  
qui avait été dans la capitale de Bruges pendant  
trois années et qui avait vu de près les  
mœurs, les usages, les coutumes, les  
habitudes, les manières, les façons de  
vie, les habitudes de la capitale et  
le besoin de s'y conformer. Il avait  
été en Bruges pendant trois années et  
il avait vu de près les mœurs, les  
usages, les coutumes, les habitudes,  
les manières, les façons de vie, les  
habitudes de la capitale et le besoin  
de s'y conformer. Il avait été en  
Bruges pendant trois années et il  
avait vu de près les mœurs, les usages,  
les coutumes, les habitudes, les manières,  
les façons de vie, les habitudes de la  
capitale et le besoin de s'y conformer.

Goswin dès qu'il eut acquis droit de bourgeoisie se mit à  
fréquenter les notables négociants comme les maîtres peintres de  
la Ghilde de Saint Luc. Il donna des dîners, organisa des récep-  
tions, distribua des vivres et des hardes aux indigents, buveurs  
de pluie et mangeurs de soleil. Il institua des joutes pour les  
chevaliers, des régates pour les matelots, des concours athlé-  
tiques ou des jeux burlesques pour les artisans. Bref, il s'assimila  
à tel point les aspirations et les goûts de la population, se com-  
porta avec tant de tact et d'élégance à l'égard des gens de toute  
condition que la commune entière lui voulait du bien. En cela,  
voyant si sage, si aimable et plein de courtoisie, hommes et fem-  
mes paraissaient amoureux de lui. Les nobles le recherchaient au-  
tant que les patriciens, et loin de lui porter envie, les pauvres  
se réjouissaient de ses richesses et savaient même gré à la Pro-  
vidence de les lui avoir dispensées. Entre toutes les maisons  
qu'il fréquentait aucune ne l'avait pour commensal aussi assidu que  
celle du bourgmestre Florent Vanderdonck et de sa digne épouse, ce  
dame Flipote, couple assorti s'il en fut, ménage de bons vivants  
tels que Jordens devait le peindre dans une série de plan-  
tureuses tablées. Avec son masque épanoui, son teint rougeaud, sa lippe gour-  
mande, son double menton hérissé d'une broussaille de poils follets,  
ses petits yeux vairons ombragés de longs cils, dont de lourdes  
paupières ne parvenaient pas à voiler l'espièglerie, le comble  
Vanderdonck eut admirablement présidé les Festins d'Epiphanie du  
plus patriarcalement dionysiaque de nos peintres. Très alerte et  
très dispos en dépit de sa graisse et de sa bedaine, sa jactance,



ses sorties énormes, ses accès d'hilarité tonitruante lui eussent rallié les esprits les plus moroses. Dame Flipote, ménagère experte, cuisinière sans pareille, non moins accueillante et riieuse, avait converti la demeure du premier magistrat de Bruges, en un vrai paradis de Cocagne. Son père est parti pour la

Certes la bonhomie de Vanderdonck, les maternelles gâteries de son épouse, flattaient l'épicurisme du jeune Goswin mais en ce foyer d'abondance le requérait surtout une délicieuse brunette, vive et pimpante, les nerfs, la vie, l'âme, l'esprit de cette maison. Elle en affinait et relevait la matérialité un peu triviale, par la grâce mutine de ses mouvements, la grâce de ses saillies, et sa nature impulsive et primesautière se trahissait dans le feu de ses yeux, l'incarnat de ses lèvres, sans oublier sa voix, une voix si musicale que le timbre seul vous en remuait toutes, toutes les fibres amatives et cela quel que fut le mordant de ses paroles. Il va sans dire que les Vanderdonck lui passaient toutes ses fantaisies. Gertrude n'était pourtant que leur pupille. Encore ne l'était-elle que par hasard :

Une nuit de sédition comme Bruges n'en connut pas moins que les autres turbulentes communes des Flandres, un homme d'armes coiffé d'un casque à visière rabaisée, s'était précipité comme un ouragan dans la maison du bourgmestre. En l'absence de son mari requis pour apaiser les mutins, dame Flipote se tenait sur le seuil de sa porte, attirée avec les commères voisines par le tumulte du dehors.

L'inconnu déposa une fillette d'environ trois ans sur les bras de la bonne maman Vanderdonck et sans lui laisser le temps de se

ses sorties énormes, ses accès d'hilarité tonitruante lui eussent rallié les esprits les plus moroses. Dame Flipote, ménagère experte, cuisinière sans pareille, non moins accueillante et riieuse, avait converti la demeure du premier magistrat de Bruges, en un vrai paradis de Cocagne. Son père est parti pour la

Certes la bonhomie de Vanderdonck, les maternelles gâteries de son épouse, flattaient l'épicurisme du jeune Goswin mais en ce foyer d'abondance le requérait surtout une délicieuse brunette, vive et pimpante, les nerfs, la vie, l'âme, l'esprit de cette maison. Elle en affinait et relevait la matérialité un peu triviale, par la grâce mutine de ses mouvements, la grâce de ses saillies, et sa nature impulsive et primesautière se trahissait dans le feu de ses yeux, l'incarnat de ses lèvres, sans oublier sa voix, une voix si musicale que le timbre seul vous en remuait toutes, toutes les fibres amatives et cela quel que fut le mordant de ses paroles. Il va sans dire que les Vanderdonck lui passaient toutes ses fantaisies. Gertrude n'était pourtant que leur pupille. Encore ne l'était-elle que par hasard :

Une nuit de sédition comme Bruges n'en connut pas moins que les autres turbulentes communes des Flandres, un homme d'armes coiffé d'un casque à visière rabaisée, s'était précipité comme un ouragan dans la maison du bourgmestre. En l'absence de son mari requis pour apaiser les mutins, dame Flipote se tenait sur le seuil de sa porte, attirée avec les commères voisines par le tumulte du dehors.

L'inconnu déposa une fillette d'environ trois ans sur les bras de la bonne maman Vanderdonck et sans lui laisser le temps de se



On n'aurait pu s'attendre plus assurément à la modestie de leur récit, de protester ou de demander des explications, et cependant, devant les yeux de son père, il se trouva, par la suite, content de jeter dans le vestibule un sac qui se trouva, par la suite, contenir une fortune en monnaies d'or, avec quelques parchemins revêtus de signes mystérieux : " Prenez !...Prenez vite ! s'écria-t-il en sortant comme il était venu. Son père est parti pour la guerre !...Gardez l'enfant comme un don précieux, comme un otage sacré et redoutable..... Quelqu'un viendra le reprendre au moment où il aura accompli sa tâche. D'ailleurs, car j'ai tant de choses à vous dire, je ne puis que vous dire adieu ! "

Après avoir calmé ses bouillants concitoyens, par sa seule apparition placide et bénigne, le digne bourgmestre, après s'en être défendu d'abord de son mieux avait fini par souscrire au vœu de sa femme c'est à dire d'élever comme leur propre fille, la mignonne qui leur tombait du ciel. La petiotte qu'ils appellèrent Gertrude n'aurait vaine ment pu choisir parents plus idolâtres. Choquée, dorlotée, gâtée, à mesure qu'elle grandissait ils en raffolaient davantage.

Comme nous l'avons dit, à ce foyer cosmé, acquis au seul bien-être matériel Gertrude représentait la poésie et l'idéal.

Dès la première fois que Goswin <sup>la</sup> rencontra dans la place, comme elle sortait de Saint Sauveur, son église paroissiale, il s'éprit de cette beauté et l'ayant suivie de loin jusqu'à sa porte, s'étant enquis de ses parents, il ne tarda pas à se faire bien venir de ceux-ci.

De son côté la jeune fille n'avait pas été insensible aux attentions de ce cavalier de mine avantageuse et d'une distinction assez rare en cette ville de marchands. Nos jeunes gens s'accordèrent même si bien que les Vanderdonck n'attendaient plus pour les unir que l'expiration de délai d'usage.

Les deux jeunes gens se marièrent à l'église de Saint Sauveur, et furent unis par les liens du mariage. Le mariage fut célébré avec toute la pompe et toute la solennité que l'on peut imaginer dans une ville de ce genre. Les deux époux furent conduits à leur domicile par un cortège nombreux. Les Vanderdonck, qui étaient devenus riches, firent de leur mariage un événement. Les deux époux furent très aimés et très respectés. Ils eurent plusieurs enfants, et leur maison devint le rendez-vous de la jeunesse de la ville. Les Vanderdonck furent toujours très attachés à leur église paroissiale, et firent de nombreuses œuvres de bienfaisance. Ils furent aussi très attachés à leur pays, et firent de nombreuses œuvres de bienfaisance. Ils furent aussi très attachés à leur pays, et firent de nombreuses œuvres de bienfaisance.



On n'aurait rêvé couple plus assorti. L'analogie de leurs principes, par la même et la même le monde avait voulu dans le canal en face de la maison de Goswin. De ses fenêtres ayant été élevé par des bienfaiteurs, établissait un lien de plus le marchand fut témoin de l'accident. Le temps de courir et de se entre les promès.

de se déposer de son caractère et de son caractère, l'intresse jeune homme, d'ailleurs bon nature et même à tous les exercices donok ne s'uniquitaient même plus de la façon dont la Providence corporale, plongé dans la rivière et de ramasser le désirable la leur avait envoyée. Ils se tenaient bel et bien pour ses parents. de là tout roide et prive de sentiment.

D'ailleurs des années s'étant écoulées sans que se fut présenté — Belle pêche ! s'était écrit Goswin un des commerçants de Goswin, le véritable père de la jeune fille, ils avaient tout lieu de s'être mépris et curieux que celui-ci était humain et gentil, en croire que celui-ci eut été tué à la guerre.

Une seule ombre leur voilait un peu la radieuse perspective du mariage de Goswin avec leur Gertrude ; c'était l'excès de générosité de leur futur gendre, les profusions auxquelles il se livrait. Sous ce rapport le jeune commerçant manquait absolument des

vertus que Mercure exige de ses adeptes, et démentait même ses conseils ordonnés à son profit de transporter le précieux métal à l'origine marchande. Encore si Goswin se fut borné à traiter royalement sa fiancée, à la comblé de présents et de réjouissances, mais d'avoir par d'autres moyens, de se livrer à la vie de ses coffres et son crédit étaient ouverts à tous les marchands de la place. Ses libéralités ne s'arrêtaient même pas à ceux de sa caste. Il les étendait au premier solliciteur venu. Lorsque gueux,

malandrins, bétytres et truands plus ou moins éclopés le harcelaient avec une insatiable appétition de reconnaissance, mais surtout de leurs jérémiades à sa porte ou sous le porche des églises, les charbonniers venaient leur offrir leur marchandise, et les pièces d'or pleuvaient comme manne céleste dans leur escarcelle.

V I L I I I

Le plus régulier de ses clients s'appelait Claes. C'était un maraud fissant la soixantaine, mais <sup>avec</sup> vert et très vigoureux pour son âge. Goswin avait fait sa connaissance dans des circonstances assurément mémorables.



On n'avait plus de ces choses-là. Les choses de leur pri-  
vées, même les deux n'ayant connu ces choses-là et d'ailleurs  
avaient été élevés par des bienfaiteurs, établis dans un lieu de pri-  
vées.

Porte de leur chambre pour leur fille adoptive, les fenêtres  
donc ne s'ouvraient même plus de la façon dont la Providence  
la leur avait envoyés. Ils se tenaient bel et bien pour ces portes.  
D'ailleurs des années s'étaient écoulées sans que se fut présentée

la véritable mère de la jeune fille, ils avaient tout lieu de  
croire que celui-ci ont été tués à la guerre.  
Une seule ombre leur venait au sein la dernière perspective  
du mariage de Goswin avec leur fille; c'était l'excès de géné-  
rosité de leur futur gendre, les protections exorbitantes qu'il se li-

vait. Sans ce rapport le jeune homme commençait à peine à se  
vertue que l'on ne se souvenait de ses exploits, et devenait même ses  
origines marchandes. Encore si Goswin se fut borné à exercer l'art de  
ment se fiancée, à la complex de présents et de récompenses, mais

ses colères et son orgueil étaient connus à tous les marchands de  
la place. Ses libéralités ne s'arrêtaient même pas à ceux de sa  
casse. Il les distribuait au premier solliciteur venu. Les portes  
malentendus, défendus et tirés plus ou moins dégoûtés le harcelaient

de leurs dédains à sa porte ou sous le porche des églises, les  
pièces d'or pleuvaient comme dans leur cascade.

V I I I

Le plus régulier de ses clients s'appelaient Glases. C'était un  
gentil homme à la fois, mais ~~très~~ très agréable  
pour son âge. Goswin avait fait sa connaissance dans des circon-  
stances vraiment remarquables.

*de chute en glissade*

Clopinant par la neige et la brume le mendiant avait culbuté  
dans le canal en face même du palais de Goswin. De ses fenêtres

le marchand fut témoin de l'accident. Le temps de courir au dehors,  
de se dépouiller de son chaperon et de son surcot, l'intrépide  
jeune homme, d'ailleurs bon nageur et rompu à tous les exercices  
corporels, plongeait dans la rivière et en ramenait le misérable  
déjà tout roide et privé de sentiment.

— Belle pêche ! s'était récrié Donat un des confrères de Goswin,  
aussi méprisant et cupide que celui-ci était humain et généreux, en  
regardant les guenilles du pauvre diable. "C'est bien le plus sale  
trouand de la confrérie— Que ne lui laissez-vous boire sa sup<sup>ême</sup>  
lampée, maître Goswin ? Il n'aura échappé à l'eau que pour se ba-  
lancer au gibet ?".

Sans s'inquiéter de ces propos rien moins que charitables,  
Goswin ordonna à ses valets de transporter la pitoyable épave à  
l'intérieur du palais. Lui-même ne songea point à se changer avant  
d'avoir, par d'énergiques frictions, rappelé à la vie cette créa-  
ture infime pour laquelle les heureux de sa caste n'éprouvaient que  
dégoût.

M rouvrant les yeux le pauvre hère les arrêta sur son sauveur  
avec une indicible expression de reconnaissance, mais lorsqu'il eut  
entendu les valets appeler leur maître messire Goswin, cette ex-  
pression devint peut être plus ineffable encore. Un sourire ravi et  
presque orgueilleux illumina son visage et il proféra à deux repré-  
ses le nom de Goswin, en faisant suivre ce nom d'un autre mais qu'il  
balbutia plutôt, et à voix si basse qu'il le rendit inintelligible.



Goswin ne congédia le mendiant qu'après lui avoir fait servir un copieux repas et quitter ses drapilles humides pour des nippes chaudes et décentes. ordinaire notre prince des charités se ren-

Depuis, partout où se rendait le jeune marchand il rencontrait ce quidam sur son chemin. Tout en affectant de l'humeur il lui faisait régulièrement largesse. A la fois houspillé et aumôné l'autre se confondait en protestations de gratitude et de dévouement. Claes semblait avoir voué un véritable culte à son sauveur. Il avait une façon attendue de le considérer, dans laquelle entraient on ne sait quel air de connivence et même de protection, qui rapprochait les distances et tendait presque à renverser les rôles, si bien qu'on n'aurait su dire lequel des deux prétendait obliger l'autre. Goswin ne laissait pas de s'en trouver quelque peu froissé. Aussi tout en étant requis plus qu'il n'aurait voulu se l'avouer, par ce miséreux, affectait-il de le rabrouer davantage. Invariablement il commençait par l'envoyer à tous les diables; pour se raviser incontinent et le rappeler sur un ton conciliant car il se sentait mystérieusement conjuré par ce pâtiras. Sous les haillons et le débrailé de ce faitard se découvrèrent on ne sait quels vestiges de dignité et de noblesse. A telle enseigne que lorsque Goswin était demeuré plusieurs jours sans le voir, il éprouvait à son sujet une réelle inquiétude. Quelque chose d'essentiel lui manquait, cela ne l'empêchait pas de lui faire de la morale, de le morigéner de plus belle à leur première rencontre. Il lui reprochait son genre de vie, l'engageait à rentrer dans la norme, à faire oeuvre de ses mains. Il lui avait même offert un poste de confiance dans ses écuries. Mais le bonhomme prenait alors un air si piteux,

*et après les choses de*

Opimant par la neige et le brouillard le mendiant avait couronné dans le canal en face même du palais de Goswin. Les lanternes le menaçant fut témoin de l'incident. Le temps de courir à l'aide de ses dévoués de son opération et de son succès, l'intérêt de l'homme d'allure bon nature et pour à tout les excuses courtoises, qu'on ne pouvait dans la soirée et au moment de l'insolite de tout ordre et privé de sentiment.

— Belle pêche ! —  
« Belle pêche ! — j'étais trois jours en des contrées de Gouwin n'avaient empruntés et on ne se souvenait plus de ces contrées et de ceux qui restent les dernières de pauvre diable. C'est bien le plus sage tranche de la comédie — que ne lui laissez-vous porter en espérance, maître Goswin ? Il n'aurait déçu et j'en suis sûr pour se biffer lancer au ripet ? »

« Sans s'indigner à ces propos il se mit à parler de Goswin ordonné à ses vases de transporter la prodigieuse pêche à l'intérieur du palais. Lui-même ne songea point à se charger avant d'avoir, par d'énergiques frictions, rappelés à la vie cette sorte d'être infime pour rendre les honneurs de sa cage à l'éprouvante que de bégayer.

« On se remuait les vases les vers et les arêtes aux son saut avec une indicible expression de reconnaissance, mais l'aspect d'entendre les vases appeler leur maître certain Goswin cette expression devint être plus indécise encore. Un sourire ravi et pressé exprime quelques fois le plus et il protesta à deux reprises sur le nom de Goswin, en laissant entendre ce nom d'un autre mais de l'endroit point et à voix infausse de lui se remuait indécidable.



paraissait tellement attaché à cette existence vagabonde, que  
 Goswin jugeait inutile d'insister.

Un jour qu'à son ordinaire notre prince des marchands se ren-  
 dait chez les Vanderdonck pour faire sa cour à Gertrude et qu'il  
 pressait même le pas, voilà qu'au tournant d'une rue déserte,  
 Claes l'accosta avec un air plus délibéré que de coutume.

- Au large, maraud ! Je suis pressé ! fit Goswin en l'écar-  
 tant. "Tiens, prends. Et décampe !" ajouta-t-il en voulant le  
 gratifier de l'obole coutumière.

Mais contrairement à l'ordinaire, Claes loin de lui tendre  
 son ~~écuelle~~ <sup>écuelle</sup>, porta ses mains derrière le dos et se campa, ~~avec~~  
 résoluement devant lui, comme pour lui barrer le passage.

- Voilà des années, gentil seigneur, que je vis de vos lar-  
 gesses, proféra-t-il sur un ton presque solennel .... À partir d'au-  
 jourd'hui je compte pouvoir me tirer d'affaire sans vos secours.  
 A condition toutefois que vous m'accordiez une faveur dernière,  
 une grâce presque aussi importante que le service insigne que  
 vous me rendîtes en disputant ma viande aux anguilles du canal....

- Voyons . Parle ! De quoi s'agit-il ? l'interrompt Goswin  
 intrigué par ce grave préambule .

- Consentiriez-vous, gentil seigneur, à vous rendre demain  
 matin à la lisière de la forêt prochaine au coeur de laquelle nous  
 avons établi notre refuge connu sous le nom de Buisson des Men-  
 diants ?... Quelqu'un des nôtres vous y attendra pour vous conduire  
 jusqu'à cet asile des pouilleux et des fralampiers ?

un copieux repas et d'offrir ses dîners humides pour des rûques  
 d'ordinaire et de bon goût.

depuis, partant de se rambler le long du canal et de  
 trait ce qu'il en avait dit. Tout en effectuant de l'ouvrage il  
 lui laissait vaguement l'air de se désoler. A la fois possible et  
 l'entre se contentait en protestations de gratitude et de dévoue-  
 ment. Claes semblait avoir tout un véritable culte à son service.  
 Il avait une façon attendrissante de le considérer, dans laquelle en-  
 trait on ne sentait que la douceur et même de protection. On  
 rapprochait les distances et tendait presque à retrouver les règles  
 et bien qu'on n'eût pu dire lequel des deux prétendait obéir  
 l'autre. Goswin ne faisait pas de s'en trouver quelque peu flatté.  
 Aussi tout en étant regardé plus qu'il n'eût voulu se l'avouer,  
 par ce maître, affectait-il de le regarder d'un air indifférent.  
 ment il commentait par l'envoyer à tous les diables; pour se trav-  
 ser incontinent et le rapporter sur un ton conciliant car il se  
 sentait véritablement conquis par ce pâtre. Sous les halions  
 et le défilé de ce fatras se décomposait en un fait divers  
 vestiges de dignité et de noblesse. A telle mesure que l'ordre  
 Goswin était devenu plusieurs jours sans le voir. Il éprouvait à  
 son sujet une réelle inquiétude. Quelques chose d'essentiel lui  
 manquait, cela ne l'empêchait pas de lui faire de la morale, de la  
 moralisation de plus belle à leur première rencontre. Il lui repro-  
 chait son air de vieillesse, l'embarras à rentrer dans la porte, à faire  
 certain de ses mains. Il lui avait même offert un poste de continen-  
 dans ses écuries. Mais le bonhomme prenait alors un air si triste

paraissait tellement attaché à cette existence vagabonde, que  
 Goswin jugeait inutile d'insister.



Goswin eut un mouvement d'impatience et de refus, mais piqué par la curiosité, amusé aussitôt après par ce que la requête avait d'énorme et d'insolite :

— Pour quoi faire ? plaisanta-t-il. Me laisser dépouiller ? Me ravaler à votre condition ?... Bien le merci, camarade !

— Ah fi, monseigneur ! Ce soupçon !... Non. Vous viendrez tout simplement me donner votre voix, me recommander aux suffrages des compagnons qui procèdent demain à l'élection de leur Roi !....

— Leur Roi ! s'exclama Goswin en riant de plus belle. Le Roi des Mendians, alors ? Et moi qui les croyais en république !

— Oui, messire, Le Roi des Mendians ! Rien n'est plus sérieux.

— Ah ça que me dégoises-tu là, farceur ? Me prends-tu pour un des vôtres ? Votre Royaume, puisque royaume il y a, ne me comptant pas encore que je sache au nombre de ses sujets, comment veux-tu que j'aie voix au chapitre ?... Non seulement je ne possède aucun titre à ce privilège, mais je t'avouerais n'y aspirer d'aucune façon.

— N'importe, reprit Glaes sans se laisser démonter par les sarcasmes de son bienfaiteur. " Votre seule recommandation suffira pour me faire couronner. Si vous saviez combien on vous honore dans ce monde des malchanceux ! Dame, il n'en est pas un que ne vous doive quelque obole ou quelque pitance ! Aussi, un seul mot de vous, et tous m'élèveront sur le pavais ....

— Tu crois ?

Goswin hésita quelques moments. Il y avait de quoi ~~piquer sa~~ <sup>flatter</sup> ~~curiosité~~, ~~détourner~~ son humeur aventureuse, satisfaire son goût des gageures les plus risquées. Puis cette popularité inattendue ne laissait pas de le ~~flatter~~ <sup>toucher</sup>.



- En bien, soit ! finit-il par dire. " A quelle heure ?  
 - Quand huit heures sonneront au Beffroi des Halles. - L'endroit exact, où rencontrer l'ambassadeur de Vos Seigneuries ? - Le carrefour des Chemins de Thorhout et d'Berneghen.

- J'y serai...Donc <sup>A</sup>demain, sire Roi !...La bonne chance...  
 et tous mes hommages.

Et après s'être incliné très bas, Goswin pirouetta sur lui-même en riant de plus belle, non sans hâter le pas pour se dérober aux effusions reconnaissantes du prétendant à la couronne des mendiants. Il lui tardait de rejoindre sa fiancée au plus vite et de s'amuser avec elle de ce qui venait de lui arriver.

Décidé d'ailleurs à pousser l'aventure jusqu'au bout, en dépit des conseils et des raisons qu'on aurait invoqués pour l'en dissuader.

Le "Buisson des Mendiants" endroit mal famé s'il en fut, dans les profondeurs duquel nul Brugeois n'aurait osé s'aventurer, était situé comme vient de nous l'apprendre Claes, au centre de la région sylvestre qui s'étendait autrefois au sud et à l'est de Bruges<sup>ex</sup> que les aborigènes païens avaient voué au dieu Thor comme l'atteste encore le nom de la ville de Thorhout ou Thorhout.

Ce buisson ou plutôt ce hallier comportait une vaste clairière avec palouse, entourée d'épais ombrages et représentant un véritable labyrinthe de hautes futaies, de taillis, de broussailles et de ravins où s'enchevêtraient les végétautions et les essences

... par la circonstance, amanté au lieu par ce que la religion avait  
 d'importance et de dignité.

- Pour quel objet ? - Il ne laissera deviner  
 le motif de votre condition ?... Mais le motif, c'est évident !

- Ah ! monsieur ! Ce coup de... Non, vous n'avez  
 tout simplement me donner votre avis, me recommander aux autres  
 des comparaisons qui précèdent dans la direction de leur Roi !...  
 - Pour Roi ! s'exclama Goswin en riant de plus belle. Le Roi

des Mandarins, alors ? Et moi qui les croyais en rébellion !  
 - Oui, messire, le Roi des Mandarins ! Rien n'est plus évident.

- Ah ! que me dégoûtez-vous là, sire ? Ne prenez-  
 un des vôtres ? Votre royauté, plusieurs royaumes il y a, ne me  
 tant pas encore que je sache au nombre de ses sujets, comment  
 vous en dire ? Je vois au chapitre ?... Non seulement je ne possède  
 aucun titre à ce privilège, mais je t'avouerai n'y aspirer d'au-

une façon.

- N'importe, reprit Claes sans se laisser démonter par les  
 arguments de son adversaire. " Votre seule recommandation suffira  
 pour me faire couronner. Si vous savez εμπειρον ou vous honore  
 dans ce monde des mandarins ! Je ne, il n'est pas un des ne  
 vous doit de quelle façon ou quelle façon ! Ainsi, un seul mot

de vous, et tout s'éclaircit sur le pavé...  
 - Et alors ?

Goswin hésita quelques moments. Il y avait de quoi  
 réfléchir, mais son humeur aventureuse, aventureuse son Roi des  
 Regardez les plus riches. Plus cette popularité inattendue ne fait  
 sans pas de le faire.



... exact, de reconnaître l'importance de vos réalisations ?  
 Tour des Chemins de Tournant et de Kermadec.  
 - "J'y serais... dans... mais, dire moi ! La bonne chance"  
 - Et tous mes hommages.  
 Et après s'être inclinés très bas, quelques minutes sur lui-même en riant de plus belle, non sans hâter le pas pour se dérober aux effusions reconnaissantes, présentement à la courbe des montagnes. Il lui tardait de rejoindre sa fiancée au plus vite et de s'embrasser avec elle de ce qui venait de lui arriver.  
 D'abord d'affaires à pousser l'aventure jusqu'au bout, au profit des conseils et des raisons de ses amis et de ses amis.

XI

Le "Prisonnier des montagnes" cherchait à se faire connaître dans les profondeurs d'une nuit profonde à travers ses aventures. Il avait ainsi comme vient de nous l'expliquer Cléopâtre, au centre de la région sylvestre qui s'étendait autour de son nid et à l'abri de sa tige avec ses palmiers, entourés d'épais brouillards et représentant un véritable labyrinthe de hautes falaises, de vallées de promontoires et de ravins où s'embourbaient les végétations et les cascades.

les plus variées. Sous les dômes et les arceaux des hêtres et des chânes les fourrés d'aubépines se mêlaient aux fougères, aux ronceraies et aux mûriers sauvages. Des mares alternaient avec des bruyères, des ravins se creusaient sous des matelas de feuilles mortes. C'est au coeur de cette véritable forêt vierge à peine traversée de quelques sentiers dans lesquels nul promeneur ne se serait engagé que s'étalait une vaste prairie où une innombrable guéssaie avait planté ses tentes, ses baraques, ses huttes, ses cabanes, aussi <sup>diverse</sup> variées que les arbres et les buissons d'alentour, à moins qu'ils ne préférassent se terrer comme des troglodytes ou nos lointains ancêtres de l'âge des cavernes.

Mais les types, les accoutrements et les physionomies de ces bougres présentaient peut être plus de variété encore. Rien de plus pittoresque que leurs groupes à l'aube du jour fixé par l'histoire royale pour l'élection du successeur de Kitteltang, le Torfillard excentrique.

qui avait été leur roi durant de longues années et que seule une ivrognerie d'ailleurs toujours taciturne et bienveillante avait enlevé à l'affection de ses sujets. Au lieu du Torfillard il aurait même mieux mérité d'être appelé le Débonnaire tout comme le fils et successeur de l'empereur Charlemagne tant son règne avait été paternal, indulgent, passif, ennemi de toute rigueur.

Le camp de nos mendiants offrait des spécimens de tout âge, nous pourrions dire de tout caractère, de toutes formes et de toutes couleurs.

de pour humide, républicain et morganien dans une sorte de...  
 nous pourrions dire de tout caractère, de toutes formes et de toutes couleurs.



Il est vrai que ce matin <sup>me</sup> les surprénait en nature, tels  
 Aux siboles suivants, les Brughel et les Bosch devaient en  
 peindre de semblables; mais il s'en faut et de beaucoup que tous  
 montraient les trognes caractérialés, les difformités et les gri-  
 maces, les physionomies basement trigaudes ou abruties, en les-  
 quelles consiste le plus gros de la galerie de ces maîtres-peintres.  
 Non, dans le nombre il s'en trouvait de nature à se recommander aux  
 pinceaux de nos artistes plus sensibles à la beauté virile ou fé-  
 minine. Jordaens en eut trié quelques-uns pour ses jeunes satyres,  
 ses faunes ou ses bergers. Certains auraient même été dignes des  
 beaux peintres de l'Italie et de l'Espagne, plus exigeants encore  
 que les nôtres quant au choix de leurs modèles et préoccupés  
 surtout dans leurs compositions, qu'il s'agit des Elysées païens  
 ou des Miens chrétiens, des dieux de l'Olympe ou des saints et des  
 Anges du Paradis - de nous montrer des figures aussi avenantes par  
 les traits que sculpturales par leur musculature. Oui, Murillo  
 et Velasquez, Tintoret et Michel-Ange, n'eussent pas été rebutés,  
 bien au contraire, par la physionomie farouche mais altière de  
 quelques uns de ces truands, la grâce mutine, l'effronterie spi-  
 rituelle, la luronnerie puérile de quelques autres, la plupart  
 étaient des jeunes gens ou des hommes encore dans la fleur de l'âge.  
 Au point qu'en les considérant on avait même l'impression assez in-  
 attendue que pour des mendiants et des miséreux professionnels ils  
 n'offraient guère l'aspect de faméliques ou de crève-la-faim; et  
 que pour des #stropiats, des aveugles, des malandreaux collectionnant,  
 monopolisant les tares, les plaies, les stigmates, les infirmités  
 du genre humain, relégués en marge de la société dans une sorte de  
 Cour de Miracles ils eussent fait souvent envie aux plus fringants,  
 et aux mieux portants des bourgeois et des artisans.



Il est vrai que ce matin on les surprenait au naturel, tels qu'ils avaient été créés, et non pas tels qu'ils se montraient à la ville, déguisés, masqués, maquillés de toute façon pour simuler les maladies dont ils ne seraient parvenus à imaginer l'existence. Les plaies les plus hideuses, les infirmités les plus dégoûtantes, toutes sorte de maux chroniques et invétérés, afin d'exciter la commisération et d'exploiter la charité des bonnes âmes. C'était tout un art que celui de se métamorphoser à ce degré. Ils auraient rendu des points aux grimes les plus ingénieuses de notre époque. Bouffes et histrions recouraient plus d'une fois à leurs talents et se seraient même rendus à leur école si nos truands n'avaient gardé jalousement le secret de leurs pratiques, de leurs trucs et de leurs recettes. C'est même à peine s'ils se les transmettaient de père en fils ou consentaient à enlever à la ville ou un ami très sûr. Ils étaient seuls à connaître par exemple la propriété de certaines climatiques, appelées aussi herbe aux gueux, dont il suffisait de se frotter pour que la chair parût couverte d'ulcères.

Certes il y avait parmi eux des écolppés et des incurables authentiques, mais ils représentaient l'exception, et si on les avait accueillis, si on leur prodiguait même les égards et les soins, c'était un peu afin que ces patients pour de vrai, servis plus à l'occasion d'alibi aux malades apocryphes. Pour qu'on ne pût pas accuser de supercherie et d'imposture la légion entière de ces lâches qui se livraient à cette concurrence par trop déloyale sur le marché de la charité.

La présence de quelques vrais avortons parmi tous ces vauriens florissants et dégoutés, avait une autre utilité encore. Ils servaient de modèles aux simulateurs qui s'ingéniaient à copier sur le plus des plus adroits de ces malades postiches.

Il est vrai que ce matin on les surprenait au naturel, tels qu'ils avaient été créés, et non pas tels qu'ils se montraient à la ville, déguisés, masqués, maquillés de toute façon pour simuler les maladies dont ils ne seraient parvenus à imaginer l'existence. Les plaies les plus hideuses, les infirmités les plus dégoûtantes, toutes sorte de maux chroniques et invétérés, afin d'exciter la commisération et d'exploiter la charité des bonnes âmes. C'était tout un art que celui de se métamorphoser à ce degré. Ils auraient rendu des points aux grimes les plus ingénieuses de notre époque. Bouffes et histrions recouraient plus d'une fois à leurs talents et se seraient même rendus à leur école si nos truands n'avaient gardé jalousement le secret de leurs pratiques, de leurs trucs et de leurs recettes. C'est même à peine s'ils se les transmettaient de père en fils ou consentaient à enlever à la ville ou un ami très sûr. Ils étaient seuls à connaître par exemple la propriété de certaines climatiques, appelées aussi herbe aux gueux, dont il suffisait de se frotter pour que la chair parût couverte d'ulcères.

Certes il y avait parmi eux des écolppés et des incurables authentiques, mais ils représentaient l'exception, et si on les avait accueillis, si on leur prodiguait même les égards et les soins, c'était un peu afin que ces patients pour de vrai, servis plus à l'occasion d'alibi aux malades apocryphes. Pour qu'on ne pût pas accuser de supercherie et d'imposture la légion entière de ces lâches qui se livraient à cette concurrence par trop déloyale sur le marché de la charité.

La présence de quelques vrais avortons parmi tous ces vauriens florissants et dégoutés, avait une autre utilité encore. Ils servaient de modèles aux simulateurs qui s'ingéniaient à copier sur le plus des plus adroits de ces malades postiches.



II est vray que ce malin en les surpris par un  
 qu'il n'avait été ordonné, et non pas par les  
 de ville, déguisés, masqués, masqués de toute façon pour  
 les plaies les plus hideuses, les infirmités les plus dégoû-  
 tantes, toutes sortes de vices chroniques et invétérés, afin d'exoi-  
 ter la compassion et d'exploiter la charité des bonnes âmes.  
 C'était tout au plus ce que se permettait de se faire  
 Ils avaient tenu des points aux points les plus importants de  
 notre époque. Douces et délicates, ils avaient tenu plus d'une fois  
 à leurs talents et se vantaient même de leur école de nos  
 jours n'avait été inventée, l'art de se cacher de leurs parents,  
 de leurs frères et de leurs sœurs. C'est même à peine s'ils se  
 les transmettaient de père en fils ou consentaient à laisser un  
 frère ou un ami très sûr. Ils étaient capables à connaître par exemple  
 la propriété de certaines églises, appartenaient aussi aux  
 lieux, dont il suffisait de se l'arroger pour que le chat parût  
 couronné d'or.

Certes il y avait parmi eux des ecclésiastiques et des hommes  
 authentiques, mais ils représentaient l'exception, et ce n'est pas  
 avait succédé, si on leur prodiguait même les débris et les  
 soins, c'était un peu afin que ces patients pour de vray, n'arri-  
 vent à l'occasion d'aller aux malades sporadiques pour d'où on ne pût  
 donner de supposition et d'importance la légion entité de ces  
 choses.

La présence de quelques vices avoués parmi tous ces vendeurs  
 n'était pas à déplorer, elle avait une autre utilité encore. Ils se  
 vantaient de connaître les infirmités qui s'attachaient à copier sur la

de leur plus ample connaissance. Mais, fessu, taillé en barouille,  
 viv, d'après nature, en les transportant sur leurs propres visa-  
 ges et charpentés, les scrofules, les chancres, les ulcères, tou-  
 tes les avaries dont ils ne seraient parvenus à imaginer l'horreur  
 et la purulence.

Cette armée de drôles, la plupart très sains et même très  
 avenants, apportaient donc un art consommé à se maquiller - on  
 dirait aujourd'hui à se camoufler - en podagres, en avariés, en  
 morions, en landreaux de tout genre. Parfaits enlumineurs ils ti-  
 raient de l'art des Van Eyck et des Memling, des applications  
 pour le moins inattendues. Leur métamorphose consommée non sans  
 y avoir mis beaucoup de soin et déployé une maîtrise digne d'un  
 meilleur objet, nos virtuoses se rendaient le plus souvent à la  
 ville où dès les premiers offices ils allaient se poster sous le  
 porche des églises et, tendant leur sébile, au passage des fi-  
 dèles, s'efforçaient d'émeuvir les âmes pieuses par l'étalage  
 ostensible de toutes les plaies et difformités imaginables. Ils les  
 voulaient d'autant plus hideuses et répugnantes qu'ils n'avaient  
 pas en souffrir. Ils en étaient arrivés à enchanter sur les  
 sanies et les <sup>cor</sup>ruptions invétérées. Celles-ci faisaient à tel  
 point illusion qu'elles auraient donné le change aux mires les  
 plus experts. Rogueux, galeux, méseux de toute espèce les eussent  
 pris pour des frères et n'eussent découvert l'artifice. Seuls les  
 lépreux échappaient à cette concurrence plutôt déloyale car l'ap-  
 arence de ce mal chez nos capons eut suffi pour les faire mettre au  
 ban de la communauté et reléguer dans les lazarets et maladreries.  
 Ce qui n'eut pas fait leur affaire.

L'un des plus adroits de ces malades postiches était sans  
 contredit le jeune Ferret avec qui nous aurons bientôt l'occasion



de lier plus ample connaissance. Membre, fessu, taillé en hercule, le plus vivant, le plus friquet de la tribu, il exerçait alternativement l'industrie du mendiant et celle du tire-laine. Joli garçon, la coqueluche de toutes les gaupes, entre deux passades ~~il se~~ il se défigurait à plaisir par une darte vive, un chef d'oeuvre, un amour de darte. Le drôle n'en demeurait pas moins jovial car il grattait chaque soir cette darte très profitable quitte à la repeindre chaque matin. **H**uguet, lui, un autre drille non moins avantageusement découplé, se grimaît en ophthalmique : les yeux chassieux et injectés, la bordure des paupières saignates; il réalisait lui aussi, le chef d'oeuvre du genre. **T**roisième, **P**rigard, rougeaud, bouffi, trapu mais de franche carrure, nullement engoncé, se rabougrissait à volonte, calomnait la franchise de son torse en lui prêtant la gibbosité du polichinelle.

Dans ce royaume de malandrins et de malingreux les hommes étaient en majorité, mais il y avait pourtant grand nombre de femmes, et toutes, comme les mâles plutôt valides et vigoureuses que valétudinaires et décrépites. Il y en avait même beaucoup d'avenantes et de jolies, à condition de ne les voir qu'aux heures entre leurs toilettes de nuit et du matin. Ceci ne vous surprendra point si vous tenez compte que beaucoup de ces demoiselles se procuraient leurs ressources par les mêmes moyens que ceux auxquels recouraient les <sup>garçons</sup> ~~filles~~ de la bande. C'est à dire qu'elles se fardaient et se maquillaient plus catégoriquement que les coquettes sur le retour, du temps présent. Mais le plus souvent c'était pour des raisons diamétralement opposées à celles d'aujourd'hui que les dryades du Buisson des Mendiants se faisaient ou plutôt se faisaient faire un visage d'emprunt. Loin d'ajouter à leurs charmes

de lier plus ample connaissance. Membre, fessu, taillé en hercule, le plus vivant, le plus friquet de la tribu, il exerçait alternativement l'industrie du mendiant et celle du tire-laine. Joli garçon, la coqueluche de toutes les gaupes, entre deux passades ~~il se~~ il se défigurait à plaisir par une darte vive, un chef d'oeuvre, un amour de darte. Le drôle n'en demeurait pas moins jovial car il grattait chaque soir cette darte très profitable quitte à la repeindre chaque matin. **H**uguet, lui, un autre drille non moins avantageusement découplé, se grimaît en ophthalmique : les yeux chassieux et injectés, la bordure des paupières saignates; il réalisait lui aussi, le chef d'oeuvre du genre. **T**roisième, **P**rigard, rougeaud, bouffi, trapu mais de franche carrure, nullement engoncé, se rabougrissait à volonte, calomnait la franchise de son torse en lui prêtant la gibbosité du polichinelle.

Dans ce royaume de malandrins et de malingreux les hommes étaient en majorité, mais il y avait pourtant grand nombre de femmes, et toutes, comme les mâles plutôt valides et vigoureuses que valétudinaires et décrépites. Il y en avait même beaucoup d'avenantes et de jolies, à condition de ne les voir qu'aux heures entre leurs toilettes de nuit et du matin. Ceci ne vous surprendra point si vous tenez compte que beaucoup de ces demoiselles se procuraient leurs ressources par les mêmes moyens que ceux auxquels recouraient les <sup>garçons</sup> ~~filles~~ de la bande. C'est à dire qu'elles se fardaient et se maquillaient plus catégoriquement que les coquettes sur le retour, du temps présent. Mais le plus souvent c'était pour des raisons diamétralement opposées à celles d'aujourd'hui que les dryades du Buisson des Mendiants se faisaient ou plutôt se faisaient faire un visage d'emprunt. Loin d'ajouter à leurs charmes



elles s'enlaidissaient et se défiguraient à l'envi. Au commun des mortels elles prétendaient inspirer de la répugnance et de la compassion au lieu d'exciter leur admiration et d'éveiller leur désir. Trop maladroites pour se déguiser elles-mêmes elles réclamaient les services de leurs amants (car vous aurez deviné que leurs mœurs étaient loin d'être exemplaires). On se représente ce qu'il en coûtait à ces galants de convertir en épouvantails la beauté à laquelle étaient allés leurs plus intimes hommages. Il est vrai que ce vandalisme leur garantissait la fidélité de leurs compagnes et qu'ils se les réservaient de cette façon, du moins pour un temps, à leur usage exclusif. Si nos truands ne se recommandaient donc pas plus par leur continence que par leur sobriété et d'autres vertus en honneur chez les chrétiens - s'ils pratiquaient plutôt la morale de l'Abbaye de Thélème que celle de l'Abbaye de Port Royal en adoptant pour première règle de conduite la devise que Rabelais devait inventer pour ses moines épicuriens: "Fais ce que veux" - en dépit d'une promiscuité extravagante le Buisson des Mendians donnait un rare exemple d'amitié, de solidarité, de dévouement, de fidélité, de bonne foi mutuelle. Nous dirons même qu'il régnait entre ces gueux plus d'union et de concorde, moins de rivalités, de compétitions, de faussetés et d'antagonisme que dans les illustres, florissantes et soi-disant libres communes de Flandre et de Brabant.

X

Il se rencontrait même au Buisson des Mendians des figures de la plus touchante et gracieuse poésie. Tel le délicieux couple représenté par Snap, l'ancien goliard, le petit blanc-coulon, et



par son innocente amie Jasmine. Snap était venu de France, des environs de Dijon en Bourgogne. Orphelin, dénué, abandonné à lui-même c'est à dire exposé sans défense aux embûches des méchants, l'enfant blond, pâlot mais d'une pâleur plutôt rosée, le visage d'un pur ovale illuminé de deux grands yeux bleus, ressemblait à un de ces anges musiciens dont les Memlinck et les Van Eyck devaient nous rendre les extases. La ressemblance était d'autant plus forte que tout petit l'enfant avait été recueilli par un brave jongleur et ménestrel qui lui apprit à chanter et à pincer de la guitare. Mais son bon maître ayant péri dans une bagauderie, le petiot tomba au pouvoir de mauvais garçons, de ceux appelés goliards voleurs surnois, déguisés en clercs, qui battaient les grand'routes de France, de Flandre et d'Allemagne. La douceur et la joliesse de l'enfant aidait ces vagabonds tonsurés et affublés de soutanes, à apitoyer les bonnes âmes. Avec ce benjamin ils se rendaient d'abbaye en abbaye, colportant des rouleaux de parchemins où les moines inscrivaient le nom du dernier mort de leur confrérie en les encadrant de pensées pieuses. Après avoir été hébergés dans un couvent, ils repartaient, chargés d'annoncer le décès des religieux de cette maison aux confrères des couvents du même ordre. C'est ainsi qu'ils payaient l'hospitalité qu'on leur donnait. Avec le rouleau des morts ces sinistres messagers se présentaient généralement à la nuit tombante. D'étape en étape la liste macabre s'allongeait au point de mesurer souvent plus de vingt mètres, tant ces nomades y avaient fait inscrire de décès, tant ils avaient visité de moutiers au cours de leurs pérégrinations. En dépit de leurs pieux offices ces pèlerins avaient plutôt mauvaise réputation. Ils ins-

*l'achève*

représenté par Snap, l'ancien goliard, le petit blanc-couleur, et la plus touchante et gracieuse podagre. Tel le délicieux couple II se remontrèrent même en prison des mandants des lignes de X



piraient plus de crainte que de sympathie car à leur profession ostensible de courriers mortuaires ils ajoutaient des métiers moins édifiants mais assurément plus lucratifs. Leur prétendue clergie ne servait qu'à donner le change sur leur véritable caractère. Quand les couvents se faisaient rares ou qu'ils étaient trop éloignés l'un de l'autre, force était aux goliards de se procurer par d'autres voies le logis, le couvert et le viatique.

A cette fin ils s'aidaient de leurs plus jeunes recrues, des novices de leur ordre, de ceux qu'ils appelaient blancs-coulons ou pigeons blancs. Le gentil Snap, l'innocent, dressé sans penser à mal, aux pires manèges était un de ceux-ci. Sur les indications de ses maîtres il s'introduisait dans les hôtelleries, mêlé aux voyag<sup>es</sup> figuants soupaient copieusement et entonnaient non moins ferme. La nuit Snap qui s'arrangeait pour partager leur chambre volait ces ivrognes et jetait le butin par les fenêtres aux complices qui l'attendaient. Puis il se recouchait, se rendormait du plus profond sommeil de l'innocence. Au matin il jetait de hauts cris, se lamentait avec les victimes, prétendait avoir été dérobé tout comme elles. L'enfant à peine nué en adolescent avait l'âme à ce point ingénue qu'il ne voyait qu'un jeu dans ces friponneries.

Ses mauvais maîtres n'avaient garde de lui ouvrir les yeux. Cependant la lumière se fit peu à peu dans son esprit sur la moralité de ses patrons. Surtout qu'ils ne le prénaient pas tous jours par la douceur. Il leur arrivait de le molester et d'abuser de sa faiblesse. Snap prit peur, mais son aversion fut portée son comble un jour que sa bande ayant rencontré d'autres goliards,

an

par son innocente amitié les goliards, abandonnés à eux-mêmes, se livraient à des excès sans mesure sans même se soucier de leur honneur. Le visage d'un pauvre homme de deux grands yeux bleus, ressemblait à un de ces anges chérubins dont les peintres et les sculpteurs se servent pour rendre les êtres. La ressemblance était d'autant plus forte que tout petit l'enfant avait été recueilli par un brave journalier et renvoyé qui lui eût été d'obéir et à placer de la lingerie dans son bon maître étant parti dans un pays étranger. Le petit temps au pouvoir de mauvais goliards, de ceux qu'on appelle goliards, dégranda en morceaux, et fut jeté dans les grands routes de France, de Flandre et d'Allemagne. Le bonnet et la jeunesse de l'enfant était ses vêtements ternes et effilés de soutanes, à épouser les hommes à sa guise. Cependant les se remettaient à l'épave en épave, cependant les novices de leur ordre en les moines incarnés dans le nom de leur ordre. Au lieu de leur contrainte en les enchaînant de paroles dures. Après avoir été hébergés dans un couvent, ils repartirent, chargés d'annoncer le décès des religieux de cette maison aux couvents de leur ordre. C'est ainsi qu'ils payèrent l'hospitalité de leur domicile. Avec le retour des moines ces saintes messagers se présentaient généralement à la nuit tombante. D'abord en tête la liste des noms des religieux au point de leur retour plus de vingt mètres, tant ces hommes y avaient fait inscrire de décès, tant ils avaient visité de monastères au cours de leurs pérégrinations. Au début de leur pèlerinage ces pélerins avaient pu constater que les moines de leur







Mais si le chanteur n'en saisissait point les allusions risquées  
 et les psalmodiait comme un cantique, les autres, n'entendant que  
 leur argot flamand, dit bourguignon, n'en appréciaient que la  
 mélodie et se laissaient bercer à ces cantilènes comme aux inno-  
 centes caresses des feuillages et de la pluie d'été. <sup>est marqué</sup>  
 A cause de ~~son~~ <sup>sa</sup> gentillesse et de ses ta-  
 lents, Snap avait été dispensé des corvées et des servitudes  
 auxquelles s'astreignaient les autres membres de la confrérie.  
 On l'avait commis à la garde et aussi à la distraction d'une  
 blondine d'environ son âge, la propre fille du bonhomme Claes.  
 qu'il Jasmine était plus blonde encore que Snap, ses yeux plus  
 grands <sup>aux</sup> que ceux du blanc-coulon, luisaient d'un azur plus  
 céleste, mais elle lui ressemblait comme une soeur. D'une course  
 à travers la nuit comme elle fuyait avec Claes devant des gens  
 d'armes, lancés à leurs trousses, Jasmine avait gardé un ébranle-  
 ment nerveux, une sorte de stupeur et d'absence à laquelle se  
 joignait la perte de la mémoire. Il lui arrivait de reconnaître  
 à peine son père et même son fidèle Snap. Pour le reste douce et  
 docile, plus encore rêveuse que rieuse, mais souriante tout de  
 même. Snap l'adorait comme une Sainte Vierge et se fut jeté au  
 feu pour elle. De son côté elle l'aimait par habitude comme elle  
 se fut attachée à un <sup>bon</sup> chien. <sup>son pittoresque qu'à l'ordinaire.</sup>  
 Le vieux Claes évitait d'entrer dans des détails sur les pé-  
 ripéties de la nuit terrible où son enfant avait laissé un peu  
 de sa raison, et où ils n'avaient trouvé de refuge qu'auprès  
 de la tribu des truands. Lorsqu'on faisait allusion à son  
 passé il détournait ou laissait tomber la conversation. Ses com-  
 pagnons respectaient sa réserve, Claes d'ailleurs dans ses allures







comme lambrequin il anticipait sur ces pages et ces hérauts  
d'armes que devait peindre Albert Dürer dans ses compositions  
allégoriques :

- Or ça, clamait-il, mespairs mes féaux, princes et fo...  
dateires de ce royaume, c'est aujourd'hui qu'il s'agira de nous  
beaux. Ce n'est pas toutie...  
donner un Roi ! Accourez tous, tant que vous êtes, coquillards  
vos pucelles, achivissant encore  
et gallefretiers, truands, sabouloux, capons, francs-matons,  
rifodés, Ferret, Prigard, Guingevr<sup>es</sup> et les autres, sans t'ou-  
blier toi, Snap, mon fanandel, le plus angélique des blancs-  
couloons, accourez tous. C'est l'heure, c'est le moment.  
Arrière tout le monde ! tout votre dandé Buisson et vous rû-  
au vote, aux voix....

Et le farceur de se recommander aux suffrages des électeurs  
et de prêcher pour sa propre chapelle.

Après le faux ophtalmique ce fut au tour de Prigard le  
bossu apocryphe. Celui-ci affectait au contraire de se dérober  
aux honneurs sollicités par son camarade.

- Me couronner, moi ? se récriait Prigard, le grassouillet.  
N'en faites rien, mes frères. Onques n'auriez intronisé pareil  
complaisant, ogre à ce point féroce et insatiable. Tout votre saint-  
tyran, ogre à ce point féroce et insatiable.

frusquin, doublons, écus, livres tournois et parisis, piastres,  
pluât un prius fœdus et passerait. Pour mon seul usage je ré-  
couronnes, ou dalers y passeraient. Pour mon seul usage je ré-  
quisitionnerais les vivres et le gibus. Volaille et gibier  
Ce serait le manège de...  
se fondraient sous mes badigeonnées comme vache enragée ou la-  
le soutien conduirait les lours  
pins de gargouilles. Non seulement je vous frustrerais de vos  
préférences mais j'irais jusqu'à vous alléger de vos outils et

ponnades, de vos béquilles, de vos jambes de bois, de vos on-  
guettes. Il ne brigue d'autre honneur que celui de garder et de  
servir notre peuple...



guents, drogues, emplâtres, tous ingrédients de piperie, qui  
 vous servent à la confection de vos plaies et difformités. Oui,  
 mes saboteux, je vous ferais cracher la dernière brinde de savon  
 que vous gardez en bouche afin d'écumer comme épileptiques. Je  
 ne vous laisserais même pas le torchon grasseyé, dérisoire  
 besace. Ce n'est pas tout: je ravirais vos amitiés et déflorerais  
 vos pucelles. Enchérisant encore sur la paillardise des pires  
 isemgrins je ne me contenterais pas d'un seul tribut; constan-  
 ment vos mignonnes palpiteraient au rythme de mes caresses. Et  
 pour finir, un jour que je me sentirais en veine de plaisan-  
 terie, je bouterais le feu à tout votre damné Buisson et vous ré-  
 tirais jusqu'au dernier comme mulots et souris dans une grange...

- Assez ! Haro ! Havourrt ! hurlait et trépanait la galerie  
 en faisant mine de s'indigner et de prendre au sérieux le  
 programme du loustic, tout en rigolant et en se trémoussant  
 d'allégresse. D'aucuns le gâtaient au défi. Qu'il y vienne !  
 s'écriaient-ils, en accolant leurs bâles comme pour le narguer  
 et ils plantaient même des baisers sonores sur les lèvres  
 complaisantes.

- Non, non pas de despote ! s'écriait Ferret. "Choisissons  
 plutôt un prince tendre, timide et pudique, un enfant de choeur,  
 un ménestrel échappé du jubé céleste : notre Snap, par exemple !  
 Ce serait le monarque idéal, le meilleur pasteur du troupeau.  
 Le mouton conduirait les loups ..... >>

- Snap n'est pas ici ! constata Huguet.

- D'ailleurs, ajouta-t-il, notre blanc-coulon refuserait la  
 couronne. Il ne brigue d'autre honneur que celui de garder et de  
 servir notre princesse Jasmine ...

comme l'empereur il enfilait ses robes de chambre  
 d'armes d'acier dans ses compositions  
 allégoriques :

- Or ça, clameur des braves, princes et rois  
 d'armes de ce royaume, c'est aujour'hui d'ici  
 donner au loi ! Accourrez tous, tant que vous  
 et Gallifreux, Simons, Saboulex, Simons, Simons  
 ridoles, Fortet, Tritard, Canigou et les autres, sans l'ou-  
 plier toi, Snap, mon tennant, la plus angélique des princes  
 courons, accourrez tous. C'est l'heure, c'est le moment.  
 An vote, aux voix.....

Et la farce de se recommander aux suffrages des électeurs  
 et de prier pour sa propre charge.

Après le faux ophélieux ce fut au tour de Prigard le  
 pour s'opposer. Celui-ci alléguait sa contrainte de se dérober  
 aux honneurs solennels par ses camarades.

- Ne commentez, moi ? se récriait Prigard, le pressant.  
 Il n'a rien fait, mes frères. Quelques nœuds intimaux paraît  
 - mais, c'est à ce point fort et sans faille. Tout votre saint-  
 tringlin, d'opéra, deux, quatre tournants et partais, pissez,  
 couronne, ou balais y passeront. Tout mon saint nœud je ré-  
 questionnaires les vivres et la dupes. Volaille et gibier

se fontaient sous mes patiences comme vœux amigés de la-  
 plus de farceurilles. Non seulement je vous fustigerais de vos  
 préférences mais j'irais jusqu'à vous abîmer de vos outils et  
 pommes, de vos pédales, de vos lampes de bois, de vos on-



... de notre prudence...  
 ... Il ne faut d'entre honneur que celui de garder et de  
 ... d'ailleurs, ajouta-t-il, notre blanc-couleur ne se perd pas  
 ... ce serait le contraire idéal, le meilleur honneur du monde.  
 ... un ministère dévoué au pays, notre honneur, par exemple !  
 ... d'ailleurs, un prince sage, vaillant et hardi, un enfant de courage,  
 ... non pas de dévouer ! et d'être fier ! C'est là l'essentiel.  
 ... et les plantant même dans les champs...  
 ... d'ailleurs, en attendant leurs débris pour le brûler  
 ... d'ailleurs, le drapeau en haut. [Qu'il y aie !  
 ... tout en regardant et en se promenant  
 ... de l'air et de l'indigner et de prendre au sérieux le  
 ... ! Héro ! Héro ! Héro ! et s'écriait à haute  
 ... dans l'air, au-dessus de sa tête, dans une langue étrangère...  
 ... je pense à tout votre beau monde, à tout votre  
 ... pour finir, au jour que je me sentais en train de pleurer...  
 ... ment vos dignes collègues en train de me caresser. Et  
 ... l'assemblée je ne me contentais pas d'un seul regard, comme  
 ... vos pucelles. Je regardais encore sur la palme des braves  
 ... ne vous laissez même pas le temps de respirer, de  
 ... de vous garder en bon état d'esprit comme équilibristes  
 ... mes espérances, je vous faisais chercher la dernière bricole  
 ... vous servent à la confection de vos plates et d'illuminés. On  
 ... d'ailleurs, tout imprudemment de pipette, de

... Au plus fort d'une discussion qui tournait en chamaille,  
 ... tandis que les prétendants ou plutôt leurs partisans faisaient  
 ... mine d'en venir aux prises et de se colleter tout au moins pour  
 ... la frime et par impatience athlétique, - tandis que culs de  
 ... jatte, paralytiques, mutilés de toute sorte, miraculeusement  
 ... rendus pour la circonstance à la jeunesse, à la santé, à l'usage  
 ... de tous leurs membres, auraient même pu rivaliser de muscles,  
 ... de nerfs, de force féline ou brutale avec les forains les plus  
 ... dégourdis, on entendit un long appel de cor. Les plus turbulents  
 ... se précipitèrent à la rencontre du camarade qui s'annonçait par  
 ... cette fanfare. Quelques instants après ils ramenaient Snap, le  
 ... blanc-couleur, accompagné d'un personnage de fibre et agréable  
 ... mine en qui, tous, à commencer par Claes, reconnurent d'emblée  
 ... le seigneur Goswin, le plus généreux des marchands de Bruges.  
 ... Quoi que Gertrude et les Vanderdonck eussent fait pour l'en  
 ... détourner il avait donc tenu parole. Assistances honorables  
 ... - Soyez le bienvenu, seigneur, dit Ferret en se portant vers  
 ... Goswin qu'il salua très bas. " Que diriez-vous, camarades, si  
 ... nous laissons à messire Goswin qui est homme de sens et de bon  
 ... conseil, le soin de désigner celui d'entre nous appelé à régner  
 ... sur les autres? »  
 ... - A merveille ! approuva l'assemblée.  
 ... - Oui, messire, insista Huguet, nous nous en rapporterons à  
 ... vos lumières.  
 ... Quand ils eurent fait cercle autour du marchand, celui-ci  
 ... qui avait déjà avigé Claes, et échangé avec lui un regard d'in-  
 ... telligence, fit mine de les passer en revue, de les scruter, de  
 ... leignit



Depuis le Roi avait pris le soin de Goswin pour la porter  
 les dévisager ~~considérablement~~. Il les prenait l'un après l'autre,  
 mettait les mains sur leurs épaules, les attirait à lui,  
 les regardait longuement dans les yeux comme pour lire jusqu'au  
 tréfonds de leur conscience. Ainsi entrepris, lorsqu'arrivait leur  
 tour nos jeunes ribauds ne parvenaient à garder leur sérieux et  
 s'esclaffaient comme des fous. Goswin, lui, continuait à prendre  
 son rôle tout à fait à coeur, hésitait, se ravisait, procédait à  
 un triage, comparait les prétendants entre eux, promenait les  
 yeux de l'un à l'autre, retournait au gaillard qu'il venait d'éli-  
 miner, l'examinait à nouveau avant de passer à un autre, se déju-  
 geait encore, jouait l'embarras et la perplexité du plus ta-  
 tillon des experts. Après avoir opéré une dernière sélection et  
 hésité longtemps entre Huguet, Ferret, Irigard, Cingcois et le  
 vieux Claes, il affecta de balancer encore entre les deux der-  
 niers, puis appliquant une vigoureuse tape sur l'épaule de son  
 protégé, il s'écria en s'adressant à l'assistance : Honorables  
 Porte - Nesace, je ne puis que vous proposer entre tant de can-  
 didats recommandables Claes le Sage. Il est votre doyen, votre  
 patriarche. Il s'impose par ses cheveux grisonnants et sa barbe  
 de mage. Il est le plus majestueux et le plus vénérable des mail-  
 truands. ~~Il est le plus sage et le plus vaillant~~. Cette barbe  
 - Accepté ! Entendu ! Hourrah ! Vice Claes ! Vive le Roi  
 des Mendians ! ~~l'assemblée redoublant de joie~~  
 Ce fut du délire. Ils exultaient et gigotaient comme atteints  
 du mal-caduc. Ils agitaient leurs capes. Toques et bonnets vol-  
 laient en l'air de plus belle. D'aucuns pirouettaient, se li-  
 vraient à des culbutes, faisaient la roue, empoignaient leurs  
 gaupes.

... de la part de l'assemblée, il avait tenu parole.  
 - C'est le bienvenu, s'écria-t-il, dit Ferret en se portant vers  
 Goswin qu'il salua très bas. " Que dites-vous, camarades ?  
 non que l'assemblée à mesurée Goswin qui est homme de sens et de bon  
 conseil, le soin de désigner celui d'entre nous appelé à régner  
 sur les autres."  
 - A merveille ! approuva l'assemblée.  
 - Oui, mes amis, mais Huguet, nous nous en rapportons à  
 vos lumières.  
 quand ils eurent dit ces mots autour du marchand, celui-ci  
 qui avait déjà avisé Claes, se détacha avec lui un regard d'in-  
 félicité, fit mine de les passer en revue, de les porter, de  
 féliciter.



Cependant le Roi avait pris la main de Goswin pour le porter à ses lèvres, mais celui-ci la retira vivement :

- Ne renversons pas les rôles, Sire Roi, s'exclama le marchand. " A moi plutôt de vous présenter mes hommages... Et avant de me retirer, car des devoirs urgents me rappellent à la ville, permettez-moi de vous payer tribut et de vous offrir de quoi célébrer, avec vos féaux sujets, votre avènement à l'empire de Malandrinie. 77

Et il remit à Claes une aumônière amplement bourrée de pièces d'or. Dans leur jubilation les marands ne savaient lequel des deux porter en triomphe, de leur Roi ou de leur généreux visiteur. Goswin profita de leurs hésitations pour faire signe à Snap et se perdre avec lui dans la foule. Il regagna sous sa conduite la lisière de la forêt, à l'endroit où le blanc-coulon l'avait attendu. Ayant remis le marchand sur sa route Snap s'empressa d'aller retrouver les truands.

Là-bas, Huguet profitait d'un peu de silence et d'accalmie pour souhaiter la bienvenue au nouveau Roi. Il fut étourdissant de verve burlesque. Le légendaire Ullenspiegel en qui s'incarne l'espièglerie flamande n'eut trouvé à propos plus croustillants. Il félicita Claes sur sa barbe, ce pelage luxuriant et broussailloux à l'égal du Buisson même qui leur donnait asile. Cette barbe symbolique, l'avait certainement imposé au choix du généreux arbitre. L'ébaudissement redoublé de l'assemblée, Huguet décrivit par anticipation le règne du nouveau monarque. Ce règne serait celui du Bon Plaisir. L'âge d'or des truands ! Chaque ribaud disposerait à sa guise du produit de son industrie. Plus encore que le regretté Kitteltang, Claes serait le père de son peuple.



Cependant le bot avait pris la main de Gœwin pour la porter  
 à ses lèvres, mais celui-ci le retirait vivement.  
 - Ne trahirez-vous pas les vôtres, sire Roi, le roi des  
 chevaliers. A moi plutôt de vous présenter mes hommages...  
 de ne retirer, car des nouvelles urgentes me rappellent à la ville,  
 permettez-moi de vous payer un peu de vos vœux et de vous offrir de part  
 et d'autre, avec vos féaux sujets, votre avènement à l'empire  
 de Malacarne.

Il remit à Claes une couronne d'or et plusieurs autres bijoux  
 d'or. Dans leur application les marauds ne savaient lequel des  
 deux porter en triomphe, de leur Roi ou de leur Général vainqueur.  
 Gœwin profita de leurs hésitations pour faire signe à Gasp et de  
 parer avec lui dans la foule. Il regarda sous sa conduite la fi-  
 gure de la forêt, à l'endroit où le blanc-coton l'avait attendu.  
 Avant toute le marchant sur sa route Gasp e'empres à s'élancer re-  
 trouver les trouvaux.

Les deux Hugues profitait d'un peu de silence et d'accalmie  
 pour continuer la discussion au nouveau Roi. Il fut étonné de  
 de voir profanes. Le légendaire Ulmepiegel en fut étonné.  
 L'espérier-Clamand n'eut trouvé à propos plus circonstanciés.  
 Il dit à Claes sur sa barbe, ce paysa luxuriant et dressé.  
 L'ex à l'égal du palais même qui leur donnait cette. Cette barbe  
 ymphonie, l'avait certainement imposé au choix de Gœwin or-  
 dire. L'épandissement reloué de l'assemblée, Hugues d'écrit-  
 vit par anticipation le régime du nouveau monarque. Ce régime se-  
 rit celui du bon Malacarne. L'âge d'or des trouvaux. L'écrite ripand  
 disposait à sa guise du produit de son industrie. Plus encore  
 que les répétés Mittelans, Claes tenait le père de son peuple.

Loin de convoiter, comme l'aurait fait Frigard, les biens et  
 même les compagnes de ses sujets, Claes enrichirait le patrimoine  
 de la communauté. Jamais celle-ci ne serait plus riche en linge,  
 en nippes, en numéraires, en victuailles, en boissons et même  
 en friquailles ou ~~filles~~ <sup>filles</sup> complaisantes !...

La harangue de maître Muguet se fut prolongée encore si la  
 nuit tombante n'eut donné le signal d'autres déduits. En atten-  
 dant le festin, les soiffards défonçaient déjà les tonnes. On  
 demandait au jeune <sup>Rap</sup> une chanson à boire, dont les gars re-  
 prenaient le refrain en chœur. Quelques couples, des fourmis  
 dans les jambes, n'attendaient pas de s'être empiffrés pour se  
 livrer à des giques échevelées. Plus friands d'intimité ou tout  
 au moins de recueillement, les amoureux se perdaient dans les  
 profondeurs du hallier. Pour ne pas être surpris Claes avait  
 placé des avant-postes de sentinelles à l'orée du bois vers la  
 ville.

Les feux commençaient à s'allumer, lorsque Ferret, l'une de  
 ces sentinelles accourut en criant : " Pumbumbis ! ", ce qui  
 voulait dire : " Alerte !... tenez-vous sur vos gardes ! "

Aussitôt les falots s'éteignirent, chanteurs et crincrins  
 se turent, danseurs dénouèrent leurs étreintes, et tandis que  
 le gros des lurons s'égaillait et courait s'embusquer dans les  
 fourrés prêts à tomber sur les intrus, au premier signal d'alarme,  
 Claes renvoyait Ferret en observation avec quelques autres, afin  
 de leurrer, d'égayer et de dauber ces fâcheux.



La charité, non dans sa noble... une légère abole...  
 Y I I I  
 titis pour un aveugle... pour un paralytique !... pour un incur-  
 rable. Ceux-ci n'étaient autres que Magrice, les sires de Spermaïe  
 et d'Heemskerck. Partis de Gand à la première heure, tout le jour  
 ils avaient suivi la grand'route. Ils n'étaient plus qu'à trois  
 milles environ des Portes des Remparts de Bruges. Ils les avaient  
 distingués depuis longtemps dans le fond de la perspective et à  
 présent que les ténèbres allaient les leur masquer, ils voyaient  
 s'allumer les fanaux des veilleurs postés sur les échanguettes.  
 Leur chevauchée s'était accomplie sans aventures ou mauvaises  
 rencontres, mais comme le pays devenait de moins en moins sûr,  
 ceux de Bruges demeurant hostiles à Wolfort et aux Gantois, sur  
 les conseils d'Hubert nos chevaliers avaient laissé leurs pale-  
 frois et leur escorte à l'auberge de la dernière étape. Dans le  
 dessein de passer inaperçus ils avaient réduit leur harnois à  
 sa plus rigoureuse simplicité de sorte qu'on eût pu les prendre  
 pour des mercerets ou des porte balle. Mais afin de parler parler  
 à toute surprise ils cachaient quelques armes sous leurs cottes.  
 A un moment, la route décrivant des circuits, ils s'étaient dé-  
 cidés à accourcir en coupant à travers un coin des bois. Comme  
 on l'a vu Ferret, de sentinelle en ces parages, avait couru  
 avertir les mendiants de l'approche des voyageurs. Par contre  
 ceux-ci n'avaient pas aperçu le truand et ils pouravaient  
 bravement leur route en devisant, quand sept ombres insolites,  
 encore plus bancroches que bancales, l'air de vagues cule de  
 jatte ou de larves reptiliennes, se traînaient sur leur passage  
 en implorant leur charité sur un ton à porter les morts en terre.

Le charité, non dans sa noble... une légère abole...  
 titis pour un aveugle... pour un paralytique !... pour un incur-  
 rable. Ceux-ci n'étaient autres que Magrice, les sires de Spermaïe  
 et d'Heemskerck. Partis de Gand à la première heure, tout le jour  
 ils avaient suivi la grand'route. Ils n'étaient plus qu'à trois  
 milles environ des Portes des Remparts de Bruges. Ils les avaient  
 distingués depuis longtemps dans le fond de la perspective et à  
 présent que les ténèbres allaient les leur masquer, ils voyaient  
 s'allumer les fanaux des veilleurs postés sur les échanguettes.  
 Leur chevauchée s'était accomplie sans aventures ou mauvaises  
 rencontres, mais comme le pays devenait de moins en moins sûr,  
 ceux de Bruges demeurant hostiles à Wolfort et aux Gantois, sur  
 les conseils d'Hubert nos chevaliers avaient laissé leurs pale-  
 frois et leur escorte à l'auberge de la dernière étape. Dans le  
 dessein de passer inaperçus ils avaient réduit leur harnois à  
 sa plus rigoureuse simplicité de sorte qu'on eût pu les prendre  
 pour des mercerets ou des porte balle. Mais afin de parler parler  
 à toute surprise ils cachaient quelques armes sous leurs cottes.  
 A un moment, la route décrivant des circuits, ils s'étaient dé-  
 cidés à accourcir en coupant à travers un coin des bois. Comme  
 on l'a vu Ferret, de sentinelle en ces parages, avait couru  
 avertir les mendiants de l'approche des voyageurs. Par contre  
 ceux-ci n'avaient pas aperçu le truand et ils pouravaient  
 bravement leur route en devisant, quand sept ombres insolites,  
 encore plus bancroches que bancales, l'air de vagues cule de  
 jatte ou de larves reptiliennes, se traînaient sur leur passage  
 en implorant leur charité sur un ton à porter les morts en terre.



II X

ceux-ci n'étaient autres que l'écrite, les aires de l'épave  
 et d'Heinrich. Par là le grand de Gand à la première heure tout le jour  
 ils avaient suivi le grand route. Ils n'étaient plus que trois  
 mille environ des forces des Romains de l'écrite. Ils les avaient  
 distingués depuis longtemps dans le fond de la perspective de la  
 présent que les ténèbres allaient les leur masquer, ils voyaient  
 s'élever les faneux des vallées profondes sur les épaulettes.  
 leur chevachés s'élevaient sans ébranlement ou menaçant  
 remontrés, mais comme le pays devenait de moins en moins sûr,  
 ceux de l'écrite devenant hostiles à l'écrite et aux ténèbres, sans  
 les conseils d'Hubert non chevaliers avaient laissé leurs pie-  
 trois et leur escorte à l'écrite de la dernière étape. Sans le  
 besoin de passer inaperçus ils avaient rebattu leur chemin  
 de plus ténèbres simplifié de sorte qu'on eût pu les prendre  
 pour des amoureux ou des porteurs de lettres. Mais afin de s'en aller  
 à toute exprime ils avaient armés leurs armes sous leurs cotons.  
 A un moment, la route devenant trop étroite, ils s'élevèrent sur  
 côtés à reconnaître un chemin à travers un coin des bois. Comme  
 on l'a vu par la suite, de certifier ou des ténèbres, avait couru  
 à l'écrite les mendiants de l'écrite des voyageurs. Par contre  
 ceux-ci n'avaient pas attendu le grand et ils poursuivaient  
 bravement leur route en devant, grand bruit entre eux, insouciés,  
 encore plus bruyants que par le passé. L'air de leurs voix se  
 faisait ou de leurs répétitions, se traînant sur leur passage  
 en implorant leur charité sur un ton à porter les mots en terre.

- La charité, nos bons seigneurs .... une légère obole...  
 Pitié pour un aveugle...pour un paralytique !...pour un incur-  
 rable !...pour un sourd-muet !...pour une innocente !...  
 L'innocente c'était la douce Jasmine, et c'était Snap qui  
 faisait l'incurable. La curiosité les avait attirés à la suite de  
 Perret.  
 Tous redoublaient d'implorations .  
 - Du pain, un peu de pain, sires marchands, afin de nourrir  
 sept pauvres hères plus dénués et faméliques que les loups de  
 la forêt .  
 D'une main Hubert avait retiré quelques pièces de son aumô-  
 nière mais non sans porter l'autre main à sa dague. Ses compa-  
 gnons l'imitèrent. Les mendiants n'ayant garde de s'offusquer de  
 cette méfiance nasillaient leurs jérémiades, sans même apporter  
 trop de précipitation dans leur façon d'agripper le numéraire.  
 Les trois chevaliers plutôt rassurés allaient regagner la route  
 directe menant à Bruges, escortés par les bénédictions des  
 truands lorsque la torche allumée que portait Snap éclaira vive-  
 ment le visage de Jasmine. Hubert que les ténèbres avaient em-  
 pêché jusqu'à présent de discerner les traits de la jeune man-  
 diante mais que la silhouette et le galbe de celle-ci ne lais-  
 saient pas d'intriguer, tressaillit et le coeur serré d'angoisse  
 put à peine retenir un cri : " Suis-je le jouet d'un rêve ? se  
 demandait-il, Mais cette figure angélique....ces boucles blondes .  
 ..Ces yeux d'azur printanier...ces lèvres fleuries où le balbu-  
 tiement des prières ne prélude encore à des aveux de chaste ten-  
 dresse...Toute cette apparition enfin, me parle d'une âme dis-



parue, rappelée sans doute à lui par le Créateur !...mais que veulent dire alors ces haillons et cette couronne de ronces, au lieu de l'auréole ? " Et saisissant la jeune femme par la main il se pencha sur elle pour mieux la dévisager. Aussitôt Snap souffla la torche. Et voilà que comme par enchantement nos sept truands se redressèrent et de contrefaits et misérables qu'ils s'étaient montrés auparavant, ils accusèrent, à l'exception de Snap et de sa compagne, des statures et des carrures de lutteurs. Nos chevaliers en étaient atterrés et, de surprise, ne songeaient même pas à se mesurer avec ces galliards qu'ils tenaient pour des suppôts du diable.

Cependant Hubert n'avait pas lâché Jasmine.

- Doucement, messire, fit Snap en voulant entraîner la jeune fille, c'est que vous l'effarouchez notre bonne petite Fée....

Mais Hubert la retenait toujours : "Oh, parle, suppliait-il. Que j'entende au moins le son de ta voix pour savoir s'il m'est permis d'espérer encore. Loin de rappeler à la raison les paroles du chevalier semblèrent plutôt flatter sa folie. Éclatant d'un rire pueril elle entila une kyrielle de sonnettes : " Un grelot pour mon agneau favori !...Un grelot d'argent qui tinte doux !...Course me chercher aussi un phalène, veux-tu ? Le phalène qui danse à la lumière des lucioles ! Fais vite avant qu'il se soit brûlé les ailes !...Ou préférerais-tu piper les oisillons sous la coudraie !... Ces propos étaient tellement saugrenus que le sire de Spermatie aurait presque appréhendé de reconnaître la voix qui les proférait. Son angoisse



partie, rappelés sans doute à lui par le Christien !... Mais que  
 venait-il faire dans ces ballons et cette couronne de roses,  
 au lieu de l'arçolo ? " Et saisissait la jeune femme par la main  
 et se pencha sur elle pour mieux la dévisager. " L'arçolo ?  
 courait la torche. Et voilà que comme par enchantement non seulement  
 le monde se retirait et se contractait et se décolorait et  
 s'éteignait devant eux, mais encore, ils s'élevaient à l'altitude de  
 Dieu et de sa compagnie, des étoiles et des courbes de l'extérieur  
 des chevaliers en étaient effrayés et de surprise, ne songeant  
 même pas à se mouvoir avec ces ballons d'air, ils tenaient pour  
 des anges du diable.

Cependant Hubert n'avait pas lâché l'anneau.  
 - Bonsoir, mes amis, fit-il en voulant entendre la  
 jeune fille, c'est que vous l'effrayez avec votre bonne petite  
 robe... "

Mais Hubert la regardait toujours. " Oh, partie, s'écria-t-elle.  
 Que j'entende au moins le son de sa voix pour savoir s'il m'est  
 permis d'essayer encore de l'appeler à la rescousse. " Elle  
 regarda du chevalier semblant plutôt l'interroger que l'écouter.  
 " Un état pour mon âme, dit-elle... " Elle regarda à l'air  
 triste dans l'air... " Vous ne cherchez pas un chevalier, vous ?  
 Le chevalier qui dans le monde des hommes ! Mais vous  
 savez du " Il se voit dans les airs !... " Ou préférez-vous  
 les citations pour la comédie !... " Les propos étaient  
 ment quelque chose de la sorte de spectacle aux yeux de  
 dans de reconnaître la voix qui les produisait. Son langage

tourment en une immense détresse, sous l'empire de laquelle il  
 lâcha la main de la jeune fille. Nap en profita pour entraîner  
 prestement sa compagne dans les fourrés, tandis que les autres  
 barraient résolument le passage aux trois chevaliers.

- Et pourtant c'était sa voix ! songeait Hubert. Quels pièges  
 d'enfer y a-t-il là-dessous " Un mot, de grâce, l'ami ? faisait-il  
 comme Gangeois, un solide maroufle, l'étreignait pour l'empêcher  
 de se jeter à la poursuite de Nap et de Jasmine. Quelle est  
 cette jeune fille ?... Un mot et tout ce que j'ai d'argent sur  
 moi sera pour toi ?

Gangeois bredouilla, gloussa, vagit, en roulant des yeux  
 hébétés et en mordant sur sa langue pendante comme pour en tirer  
 des paroles. Après avoir imité tout à l'heure le cul de jatte  
 voilà qu'il contrefaisait avec non moins de perfection le sourd-  
 muet.

Et pour couper court à cet interrogatoire, Gangeois et Huguet  
 se jetèrent à leur tour dans les buissons mais de l'autre côté  
 de la route, histoire de dépister les curieux.

Cependant Magrice et Heenskerk, revenus de leur stupeur et  
 constatant n'avoir à faire qu'à des diables de ce monde, se mi-  
 rent au devoir de leur donner la chasse. Seul Hubert, par des  
 raisons à lui connues, continuait à se croire le jouet de puis-  
 sances surnaturelles, et, les autres farfadets s'étant dérobés,  
 se raccrochait en désespoir de cause à Ferret.

- Pour l'amour du ciel, <sup>mon damoiseau</sup> jeune homme, dans l'intérêt de ton  
 propre salut, un mot qui m'explique ce qui se passe ici...  
 Est-ce par félonie ou par sorcellerie que vous vous êtes emparés  
 de cette jeune fille ?



tournaient en une immense détresse, sous l'empire de laquelle il  
figura la main de la jeune fille dans sa poitrine pour enlever  
gracieusement sa compagne dans les tourterelles, tandis que les autres  
partaient résolument le passage aux trois chevaliers.

- Et pourquoi n'était-ce pas vous ! soupirait Hubert. Quel plaisir  
d'aller y e-t-il si ce n'est de s'écarter, d'être, d'être ?  
comme un oiseau, un oiseau merveilleux, l'écarterais pour l'empêcher  
de se jeter à la poursuite de rap et de Jasmine. Quelle est  
cette jeune fille ? Un mot et tout ce que j'ai d'argent sur

moi sera pour toi ?  
Magrèce prodigieuse, vaine, en volant des yeux  
hébété et en mordant sur sa langue pendante comme pour en tirer  
des paroles. Après avoir parlé tout à l'heure le cul de jeter  
voilà qu'il contrefaisait avec non moins de perfection le sourd.

Et pour comble de cet interrogatoire, Magrèce et Hubert  
se jetèrent à leur tour dans les broussailles de l'autre côté  
de la route, histoire de dérouter les curieux.

Depuis lors, Magrèce et Heemskerck, revenus de leur stupor et  
constatant n'avoir à faire qu'à la déesse de ce monde, se mi-  
rent en devoir de leur honorer la chance. Seul Hubert, pour les  
raisons à lui connues, continuait à se croire le jouet de quel-  
ques esprits fariboles, et les autres fariboles s'étaient débarrassés  
de reconnaître en désespoir de cause à l'erreur.

- Pour l'ébour de ciel, jeune homme, dans l'intérêt de ton  
propre saint, un mot qui m'explique ce qui se passe ici...  
fait-elle par l'épave de par ses connaissances que vous vous êtes emparés  
de cette jeune fille.

Il faut croire que Ferret eut un peu compassion du chevalier,  
tant celui-ci avait mis de douleur dans cette prière, après avoir  
éclaté d'abord de son rire narquois il consentit à lui donner  
quelques renseignements sur la mystérieuse créature :

" Qui ça ?... La fillette ? dit-il. C'est tout bonnement,  
notre sœur, une innocente comme tu as pu t'en apercevoir. Nous  
l'appelons Jasmine ou Jacquette. C'était aussi les noms de sa  
mère, la bûcheronne .... »

Et sur ce, Ferret fit mine de vouloir rejoindre les autres,  
surtout que Magrèce et Heemskerck auraient pu les rattraper et en  
venir aux mains avec eux.

Hubert se cramponnait désespérément à lui.... " Un dernier  
mot, jeune homme, le tout dernier, implora-t-il. Depuis quand  
votre sœur vit-elle dans cette forêt ? »

- Deme ! Depuis assez longtemps pour y avoir laissé de sa  
raison à toutes les ronces des buissons comme les moutons y lais-  
sent de leur laine et les oiseaux de leur duvet !... Elle est le  
bon génie de la famille, de la grande famille, notre petite  
petite Fée.... Elle cause avec le bon Dieu !... Malheur à qui  
nous ravirait notre Madone ! Compris, l'ami ? En ce cas tiens le  
toi pour dit... Houste !

Et pour se débarrasser de l'importun le jeune Ferret, pressé  
de voler à la rescousse des camarades, recourut à une pratique  
encore très répandue aujourd'hui dans le monde des lutteurs et  
savateurs professionnels : il passa la jambe à son interlocuteur  
et l'envoya rouler dans la mousse. Il avait disparu avant que  
l'autre se fut relevé. Au même instant Magrèce et Heemskerck



Il faut croire que l'effet fut un peu compassionnel de l'observateur, tant celui-ci avait mis de bon vouloir dans cette prière, et avait consenti à lui donner quelques renseignements sur les mystérieuses circonstances : "Qui de... La fille de...". C'est tout bonnement notre sœur, une innocente comme on se pu s'en apercevoir. Nous l'appelons Jeanne ou Jacqueline. C'était aussi les noms de sa mère, la plus jeune...  
 Et sur ce, l'effet fut mine de vouloir rejoindre les autres, surtout que Magrice et Heemskerck avaient pu les rejoindre et en venir aux mêmes conclusions avec eux.  
 Hubert se exprimait désagréablement à lui-même : "Un dévot, moi, Jeanne femme, le tout dévot, l'empereur...". Depuis dans votre cœur vi-elle dans cette forêt ?  
 - Dame ! Depuis assez longtemps pour y avoir laissé de sa raison à toutes les forces des forces des puissances comme les rochers y laissent de leur laideur et les oiseaux de leur beauté !... Elle est le bon génie de la famille, de la grande famille, notre petite petite sœur. Elle est avec la bon plaisir !... L'histoire à qui nous nous réveillons notre sœur ! Magrice, l'ami, et ce que nous ne voyons pas !  
 Et pour se débarrasser de l'histoire de Jeanne l'effet pressé de voler à la rencontre des compagnons, recourant à une pratique encore très répandue au jourd'hui dans le monde des instituteurs et savants professionnels : il pense la sœur à son intérêt et se l'empêche tout à fait dans la mesure. Il avait d'ailleurs vu dans l'histoire ce fut relevé, et même l'histoire de Heemskerck.

débouchaient des taillis. Crainte de se perdre ils avaient renoncé à la chasse.  
 - Plus trace de ces drôles ' déclara Magrice. Ils se sont évanouis comme des fantômes. Nous nous sommes heurtés contre l'un d'eux et ils nous ont presque renversés... Importance et sur ce ton - C'est à dire, interrompit sarcastiquement Heemskerck, que nous avons failli être traités comme à ce que nous avons cru voir, le sire de Spermalie vient d'être traité lui-même, par un autre de ces gueux... A propos que vous racontait-il cet autre avant de prendre si cavalièrement congé de vous ?  
 - Rien que des bourdes ! répondit Hubert non sans humeur. Il était quelque peu mortifié d'avoir été vu en posture plutôt humiliante par l'ami de Wolfert, il était décidé à garder ses réflexions et ses soupçons pour lui. Il les cacherait surtout à cet Heemskerck sur la loyauté duquel il était loin encore d'avoir tous ses apaisements. Il ne jugea même pas opportun de se confier pour le moment au brave Magrice. ~~Il~~ Je reviendrai coûte que coûte en ces lieux, songeait-il à part lui. J'en aurai le cœur net, quelque chose m'avertit que ces gueux nous mettront sur la bonne piste. Il de la part des...  
 - Maintenant il importe de regagner le temps perdu, dit-il à ses compagnons. Nous ne nous sommes que trop attardés dans ces solitudes. Outre qu'elles n'ont rien de rassurant et qu'en dépit du dernier aspect sous lequel se sont montrés nos mendiants de tout à l'heure je tiendrais plutôt ceux-ci pour des gnomes et des farfadets que pour des chrétiens, pour des drolles que pour des drôles, il conviendra de presser le pas si nous voulons atteindre



Bruges avant que l'on ait fermé les portes et relevé les patte-levis.

- La question est de savoir si on nous laissera pénétrer dans la ville après le couvre-feu ..... et d'orgie s'éleva

- Cela me regarde ! fit Heemskerk avec importance et sur un ton de mystère. Quoique Brugeois et Gantois soient encore à couteaux tirés pour le quart d'heure et qu'ils aient refusé de reconnaître le sire de Pervyse pour Régent, je crois m'avoir ménagé quelques puissantes intelligences dans la place. Ainsi le bourgmestre même de Bruges, maître Vanderdonck...

- Maître Vanderdonck, vous voulez dire un des gros banquiers de la <sup>ci</sup>place ? interrogea Magrice. J'ai précisément des lettres de créance sur lui qui me permettront de me procurer les fonds nécessaires pour passer en Angleterre.

A cette révélation Heemskerk tressaillit et son visage prit une expression malicieuse qui échappa à ses compagnons. Ne croyant même pas devoir achever la confidence qu'il allait leur faire sur ses rapports avec le bourgmestre de Bruges, il se borna à dire : " Voilà qui vaut mieux encore. C'est le seigneur Magrice qui nous assurera le meilleur accueil de la part des Brugeois et de leur bourgmestre ".

Drapelots et originaux s'accrochèrent. Quand, ayant redoublé de jambes, ils arrivèrent aux portes de la ville les lumières allaient s'y éteindre. Magrice ayant exhibé ses papiers ils n'eurent pas à parlementer longtemps avec les commandants de la garde, pour qu'on leur livrât respectueusement passage dans la cité ténébreuse.

A la même heure, narguant tout couvre feu, les halliers qu'ils

bonheur avaient de se perdre les faillies. Certaine de se perdre les faillies.

Il n'y avait de ces brèves ' de la même manière. Ils se sont évanouies comme des langües. Nous nous sommes hâtés contre l'un d'eux et il nous a pris par les épaules.

- C'est à dire, interrompit saccadé Heemskerk, que nous avons traité comme à ce que nous avons cru voir, le sire de Pervyse vient d'être traité lui-même, par un autre de ces gens.....

avant de prendre la responsabilité de vous ? Rien que des bouffes de Heemskerk !

Il était donc par Heemskerk d'avoir été vu en posture piteuse humiliante par l'un de Heemskerk, il était décidé à garder ses vêtements et ses sandales pour lui. Il les cachait surtout à cet Heemskerk sur la joyeuse dans il était loin encore d'avoir

son espérance. Il ne fut même pas étonné de se voir pour le moment au brève Magrice.

- Je revivrais cette que offre en ces lieux, cependant il est parti lui-même en un instant le cœur net, quel que chose n'aurait que ces gens nous mettront sur la bonne place.

- Maintenant il importe de regarder le temps perdu, dit-il à ses compagnons. Nous ne nous sommes que trop arrêtés dans ces pointures. Outre qu'ils n'ont rien de rassurant et qu'on dépit du dernier aspect sous lequel se sont montrés nos mandataires tout à l'heure les témoins piteux ceux-ci pour des raisons et des fatigues que pour des chrétiens, pour des trois que pour des brèves, il conviendrait de presser. Ils ne si nous voulions atteindre



avaient laissé derrière eux s'étaient illuminés comme par enchantement. On aurait dit, entre les feuillages opaques, des milliers de vers luisants. Un peu plus tard des rares, des éclats de voix, des chansons, un brouhaha de danses et d'orgie s'éleva dans ces profondeurs. Décidément, s'il s'y était attardé, Hubert eut eu raison de croire plutôt à un sabbat de chevaucheurs d'escovettes qu'à une veillée de sylphes et de fées ! Il s'agissait pour nos truands de célébrer dignement l'avènement au trône du roi Claes, Claes le Sage comme l'avait déjà nommé Ferret. La fête dont Goswin faisait si généreusement les frais se prolongerait jusqu'aux approches de l'aube. Les mendiants s'empiffrèrent et entonnèrent à tire-larigot. La nuit était propice à leurs saturnales. D'ailleurs, comme nous l'avons dit, l'endroit mal-famé s'il en fut les mettait à l'abri de toute surprise, même de la moindre indiscretion. Le Buisson des Mendiants était rendu moins inexpugnable par le mystère et l'épaisseur de ses futaies que par la crainte superstitieuse que nos coquillards avaient su répandre à des lieues à la ronde, et qui les fortifiait au tant contre le mauvais gré des villageois que contre les milices et confréries de la ville. Oui, ce fut une formidable fête. Le souper était dressé à ciel ouvert. Drapelets et oripeaux s'accrochaient aux feuillages. Sur des nattes qui servaient de sièges n'avaient pas tardé à se rouler pêle-mêle, hommes et femmes, adultes et enfants, jusqu'à des bêtes dressées aux exercices forains, un ours, deux ou trois chiens savants et plusieurs singes dont cet impayable Ferret s'ingéniait parfois à imiter les grimaces pour les servir à l'occasion aux charités récalcitrantes. Sa queue de dardre n'était parvenue à émouvoir, sans oublier le gardien de



cette ménagerie (un nabot, Timm, un nain pour de vrai celui-là) et non un simulateur comme ce Réjoui de Frigard. Enfin cette coquette vraiment royale crevaille réunissait en une promiscuité qui eût ravi plus encore Rembrandt que Jordaens, tout un peuple à la fois sauvage et puéril, truculent et farouche, débridé ou taciturne, malicieux et <sup>sentimental</sup> protesteur. Les pots luisaient de toutes parts au milieu des groupes sans nombre, la veraison embaumait l'air et se mêlait aux arômes des pins ; les volailles se dressaient aux ardeurs des grils et des broches, et le foyer gigantesque, véritable feu de joie, jetait vers le ciel une colonne de flammes.

Des appels, des défis, des cris de ralliement, des interpellations galantes ou faraudes se croisaient comme des balles. Marmitons et échansons se bouscullaient, couraient mettre des tonneaux en perce ou agitaient des brocs spumeux...

Les groupes s'ébranlent, se détachent et se confondent tout à tour ; une force inconnue finit par les emporter dans une ronde immense, dont la frénésie, telle un vent d'orage, fait tournoyer les feuilles sèches sous leurs pieds et s'agiter les ombres humides au-dessus de leurs têtes. La fête vacarme comme un conventicule de damnés. Vers le milieu de l'orgie on aurait vainement cherché l'innocente Jasmine parmi ces convives tumultueux. Le roi Claes avait chargé le fidèle Snap, promu au rang de page, de conduire la princesse vers leur cabane située à l'écart du gros des habitacles. Selon son habitude le blanc coulon se foucherait comme un chien vigilant devant la porte du virginal asile, non sans avoir bercé l'innocente enfant de sa plus tou-

cette ménagerie (un nabot, Timm, un nain pour de vrai celui-là) et non un simulateur comme ce Réjoui de Frigard. Enfin cette coquette vraiment royale crevaille réunissait en une promiscuité qui eût ravi plus encore Rembrandt que Jordaens, tout un peuple à la fois sauvage et puéril, truculent et farouche, débridé ou taciturne, malicieux et <sup>sentimental</sup> protesteur. Les pots luisaient de toutes parts au milieu des groupes sans nombre, la veraison embaumait l'air et se mêlait aux arômes des pins ; les volailles se dressaient aux ardeurs des grils et des broches, et le foyer gigantesque, véritable feu de joie, jetait vers le ciel une colonne de flammes.

Des appels, des défis, des cris de ralliement, des interpellations galantes ou faraudes se croisaient comme des balles. Marmitons et échansons se bouscullaient, couraient mettre des tonneaux en perce ou agitaient des brocs spumeux...

Les groupes s'ébranlent, se détachent et se confondent tout à tour ; une force inconnue finit par les emporter dans une ronde immense, dont la frénésie, telle un vent d'orage, fait tournoyer les feuilles sèches sous leurs pieds et s'agiter les ombres humides au-dessus de leurs têtes. La fête vacarme comme un conventicule de damnés. Vers le milieu de l'orgie on aurait vainement cherché l'innocente Jasmine parmi ces convives tumultueux. Le roi Claes avait chargé le fidèle Snap, promu au rang de page, de conduire la princesse vers leur cabane située à l'écart du gros des habitacles. Selon son habitude le blanc coulon se foucherait comme un chien vigilant devant la porte du virginal asile, non sans avoir bercé l'innocente enfant de sa plus tou-



cette ménagerie un rapot, Timm, un main pour de vrai cel mi-  
 et non un simplest comme ce tout de p'gard. Minn cette co-  
 p'que vraiment royale oravaill rém'issait en une promiscuité  
 qui é'tait plus encore Rembrandt que Jordane, tout un genre  
 à la fois savante et burlesq, fronde et letourne, débordé de  
 tactisme, malicieux et grotesque. Les pots faisaient de toutes  
 parts au milieu des groupes sans nombre, la veraison embauvait  
 l'air et se mêlait aux aromes des vins ; les volailles se do-  
 raient aux ardeurs des grillons et des broches, et la foye gliss-  
 tait, véritable feu de joie, jetais vers le ciel une colonne  
 de flammes.

Des espèces, des défilés, des cris de raffinement, des inter-  
 valles enfantines ou letourne se croisaient comme des palles.  
 Rembrandt et Jordane se poursuivaient, couraient entre des fon-  
 taines en perles ou étaient des poses éphémères.

Les groupes s'éparpillaient, se détachaient et se couraient tout  
 à tour ; les forces incertaines s'agit par les emporter dans une tour-  
 nante, dont la trépidité, telle un vent d'orage, fait tour-  
 noyer les feuilles échevées dans leurs plis et s'agit par les on-  
 dules humides au-dessus de leurs têtes. La tête vacillante comme  
 un convalescent de grande. Vers le milieu de l'orgie on avait  
 vainement cherché l'innocence jamaise parmi ces convives tume-  
 teux. Le roi d'asse avait chargé le fidèle Bep, prome au rang de  
 page, de conduire la princesse vers leur cabane située à l'écart  
 du gros des habitacles. Selon son habitude le diane se tenait  
 couché sur le côté comme un chien vigilant devant la porte du virginal  
 salle, non sans avoir précédé l'innocence salant de sa plus tou-

chante sérénade à laquelle le hourvari lointain ne mettait qu'une  
 sourdine à peine plus distincte que le criori des grillons et le  
 coassement des rainettes. Les bateaux arrivaient au terme de leur  
 traversée, des caravanes attendaient la cargaison pour la conduire  
 au cœur des régions les moins explorées.

X I I I

Au moment où Goswin " fourrait encore si généreusement le  
 poignet, <sup>à la Bourze</sup> comme aurait dit maître François Villon, ou, pour par-  
 ler la langue d'aujourd'hui, au moment où il venait encore de  
 vider son aumônière pour régaler la confrérie des truands, ses  
 affaires auraient dû cependant lui causer quelque souci. Non pas  
 que son crédit fut entamé mais depuis quelque temps les rentrées  
 étaient loin de balancer les dépenses. Durant des années toutes  
 ses entreprises <sup>avaient</sup> été couronnées de succès. Non seulement  
 il trouvait largement de quoi soutenir son fastueux train de mai-  
 son et de vivre sur le pied d'un potentat du commerce, mais il  
 ne cessait d'aider et de secourir tous ceux qui s'adressaient à  
 lui. Le Pactole même ne semblait qu'un affluent de ses havres  
 et il se répandait les flots avec une joie en quelque sorte di-  
 vine.

Encouragé par la chance il la mettait presque au défi de lui  
 retirer ses faveurs tant il multipliait les spéculations et les  
 marchés les plus audacieux. Ses navires sillonnaient les mers  
 et il n'était cargaison si importante de denrées précieuses ar-  
 rivant à Bruges qu'il n'entassât dans ses entrepôts. Ses gre-  
 niers regorgeaient de marchandises exotiques : vins de Chypre,  
 bois de Santal, poudre d'or, cochenille, indigo, épices, impor-  
 tés d'Asie. D'autre part, il exportait jusqu'aux confins du monde

avec l'habitude de commander, dans



... de la ...

IIIX

... de la ...

les draps et les étoffes en lesquels une armée de tisserands lui convertissait la toison des innombrables troupeaux fournis par l'Angleterre. Et quand ses bateaux arrivaient au terme de leur traversée, des caravanes attendaient la cargaison pour la convoyer au coeur des régions les moins explorées.

En ces derniers temps il s'était engagé simultanément dans des transactions si nombreuses et si considérables qu'à défaut d'argent liquide il s'était vu contraint de céder en garantie ses réserves de marchandises.

Or, depuis un mois les capitaux sur lesquels il était en droit de compter ne rentraient pas. Plus de nouvelles de ses vaisseaux, de ses agents et facteurs. Les uns avaient-ils été engloutis par les flots, éventrés par des récifs, capturés par des pirates ? Les autres seraient-ils malhonnêtes ou insolubles ? L'incendie avait-il consumé ses magasins à l'étranger ? Il ne savait quoi penser. Il était loin cependant de s'abandonner au découragement et il se serait bien gardé de faire part aux Vanderdonck de ses motifs d'inquiétude, encore moins aurait-il confié ses embarras momentanés à sa gentille fiancée.

C'est dans ces circonstances que huit jours avant le couronnement du roi des mendiants, il avait reçu la visite de Donat qui lui proposait un marché avantageux.

Il s'agissait d'une importante partie de drap d'or venue de la côte de Candar. Il y'avait pour deux cent mille couronnes. Donat avait songé à Goswin pour acheter cette marchandise avec lui, pour faire l'affaire de compte à demi. L'intermédiaire offrait de traiter avec le marchand oriental, quitte à s'arranger ensuite avec Goswin. Son commanditaire.



lui dit que les étoffes en l'étoffe une grande quantité de  
 convertissaient la maison des marchandises étrangères pour  
 l'Angleterre. Et quand ses dettes arrivèrent au terme de leur  
 traversée, des caravanes attendaient la caravane pour la convoier  
 au cœur des régions les moins explorées.

En ces derniers temps il s'était engagé amplement dans  
 des transactions et considérables et si considérables qu'il était  
 d'argent il était si contraint de céder sa garantie  
 ses dettes de marchandises.

Or, depuis un mois les capitaines qui étaient si  
 droit de compter ne venaient pas. Plus de nouvelles de ces vis-  
 sants, de ses agents et facteurs. Les uns avaient-ils été engloutis  
 par les flots, éventrés par des rochers, capotés par des pirates ?  
 Les autres seraient-ils malades ou inciviles ? Inciviles  
 coup d'œil ? Il ne savait plus.

Il était loin cependant de s'abandonner au découragement  
 et il se serait bien gardé de faire aux Vénérables de ses  
 motifs d'indignité, encore moins aux autres ses motifs  
 momentané à sa gentille fiancée.

C'est dans ces circonstances que huit jours avant le départ  
 de Donat lui vint des nouvelles, il avait reçu la visite de Donat  
 lui proposait un mariage avantageux.

Il s'agissait d'une importante partie de drap d'or venue de  
 la côte de Ganda. Il y avait pour deux mille tonnes.

Donat avait voulu à Ganda pour acheter cette marchandise avec lui  
 pour faire l'affaire de compte à demi. L'intention était d'être  
 traité avec le marchand oriental, d'être à s'arranger ensuite  
 avec Ganda.

Le Prince des Marchands, quelque alléchante que lui parut  
 cette transaction, estima cependant sa situation présente trop  
 précaire pour affronter de nouveaux risques et assumer des res-  
 ponsabilités aussi graves.

Comme Donat le pressait, il lui fit part de ses scrupules -  
 Qu'à cela ne tienne ! fit le marchand. Je dispose en ce moment  
 des fonds nécessaires. Au besoin je vous ferai crédit d'un mois  
 pour me payer votre cotisation. Que diable, sire Goswin, votre  
 parole seule vaut une fortune !

Goswin demanda cependant, à réfléchir jusqu'au lendemain.  
 Donat y consentit.

Celui-ci venait de sortir quand un serviteur vint avertir  
 Goswin qu'une dame demandait à lui parler. A peine la visiteuse  
 se fut-elle trouvée seule avec le marchand qu'elle se jeta toute  
 éplorée à ses pieds.

C'était la femme de Liévin, un armateur de l'Elusalequel  
 ayant été victime de corsaires algériens, avait obtenu du magis-  
 trat de Bruges l'autorisation d'armer en course un de ses navires  
 afin de se dédommager aux dépens des navires de commerce orien-  
 taux du préjudice que lui avait causé <sup>ent</sup> <sup>les Barbécues</sup> ~~se~~ pirate algérien. Or, en  
 route, le bateau de Liévin fut contrarié par une mer étale, un  
 calme plat ou des vents contraires. A bout de provisions et afin  
 de pouvoir poursuivre sa course, l'armateur se vit contraint de  
 demander des vivres à un navire brugeois rencontré dans ces pa-  
 rages. Ce secours lui ayant été refusé, Liévin aborda ce navire  
 et se contenta de mettre le grappin sur une couple de tonneaux  
~~de~~, juste de quoi se ravitailler. Puis <sup>il</sup> rendit la liberté au  
 navire et à l'équipage.

Comme de



Le Prince des Marchands, quelques Allemands que lui parut cette transaction, estima cependant sa situation présente trop précaire pour s'offrir de nouveaux risques et assumer des responsabilités aussi graves.

Comme Donat le pressait, il lui fit part de ses scrupules. « Mais cela ne tiens ! fit le marchand. Je dispose en ce moment de fonds nécessaires. Au besoin je vous les ai créés ! » un mois pour me payer votre cotisation. Que diable, sire Goswin, votre parole seule vaut une fortune !

Goswin demanda cependant à réfléchir jusqu'à l'indéfini. Donat y consentit.

Celui-ci vint de sortir quand un serviteur vint avertir Goswin d'une dame descendait à lui parler. A peine la visitante se fut-elle trouvée seule avec le marchand qu'elle se jeta toute déplorée à ses pieds.

« C'était la femme de Liévin, un armateur de Liévin », avait été victime de corsaires algériens, avait obtenu un arrêt de Bruges l'autorisation d'arriver en course au sein de se débarrasser aux dépens des navires de commerce ordinaires de la piraterie que lui avait causée sa dernière course. Or, en toute, le bateau de Liévin fut contraindre par une mer étale, un certain plat ou des vents contraires. A bord de provisions et afin de pouvoir poursuivre sa course, l'armateur se vit contraint de demander des vivres à un navire bruceois rencontré dans ces parages. Ce secours lui ayant été refusé, Liévin aborda ce navire et se contenta de mettre le grappin sur une couple de tonneaux de farine, sans se rendre compte de la liberté du navire et de l'indépendance.

« Or, voilà qu'ayant terminé sa croisière et s'étant rentré à Bruges avec un butin conquis sur les corsaires mêmes qui l'avaient dépillé autrefois, l'armateur fut jeté en prison et sa cargaison confisquée. »

*de l'écuse*  
malgré lui

Le navire bruceois rencontré en mer par le corsaire appartenait à Donat et c'était sur la plainte de celui-ci que Liévin avait été poursuivi. Donat refusait même l'indemnité que Liévin s'était offert de lui payer.

La femme du prisonnier raconta ces faits à Goswin en le suppliant d'intervenir en faveur de son mari, coupable d'une faute plutôt vénielle et en faveur de qui on pouvait invoquer des circonstances très atténuantes. Cette femme ajouta en pleurant que son mari était malade, même à toute extrémité, et qu'il expirerait à bref délai si le plaignant refusait de le relâcher.

Aussitôt la résolution de Goswin fut prise. Il avait le moyen de donner satisfaction à la bonne femme.

Le lendemain, quand Donat se présenta pour prendre sa réponse au sujet de l'affaire des draps d'or, il fut surpris de voir que la nuit l'avait porté conseil, qu'il réfléchit, lui dit Goswin. Je suis prêt à traiter avec vous sous les réserves et conditions auxquelles nous étions tombés d'accord, mais en y ajoutant encore une condition nouvelle.

Et laquelle ? demanda Donat.

Celle de faire remettre en liberté l'armateur Liévin et de lui restituer sa cargaison.

Donat se récria de surprise non sans jouer une certaine indignation. Il prétendait n'en pas croire ses oreilles.

Comment d'est vous, Goswin, un négociant de votre importance, possesseur d'une flotte de navires tous exposés aux entreprises de







Comme on s'en doutera bien par ce qui précède, ce n'était point la charité qui étouffait Donat.

Méanmoins son intérêt le fit céder à Goswin; encore, prétendit-il n'agir que par égard pour lui. Ce qui ne l'empêcha pas de réprouver en catimini une considération si sottise et sentimentalisme pour le moins déplacé chez un commerçant ! Il ne se fit même pas faute de se gauffer du rêveur avec les <sup>ramphiers</sup> ~~sure~~ à cuire et les <sup>ressuscités</sup> ~~esprits pratiques~~ de son espèce. Si Goswin était l'idole de la grande masse de ses concitoyens, il s'en faut qu'il n'eut pas de <sup>divorceurs</sup> ~~contemporains~~, de malveillants et d'envieux. Seulement ceux-ci se tenaient tapis dans l'ombre et n'auraient eu garde de risquer une parole à l'encontre du sentiment public. Ils s'en dédommageaient entre eux. [ Décidément, il ne sait quoi inventer pour se faire remarquer et agir autrement que les autres ? - A quelle extravagance se livrera-t-il encore ? - Pourvu que ses dissipations ne l'entraînent un jour à la ruine ! - A quel cas il n'aurait que ce qu'il mérite !

Au fond, s'ils n'osaient espérer cette catastrophe, ils l'auraient plutôt provoquée que conjurée.

~~Donat~~ <sup>Aussitôt</sup> ~~avait été relâché~~ <sup>Léon</sup> ~~et~~ était venu se jeter éperdu de reconnaissance, aux pieds du Prince des Marchands.

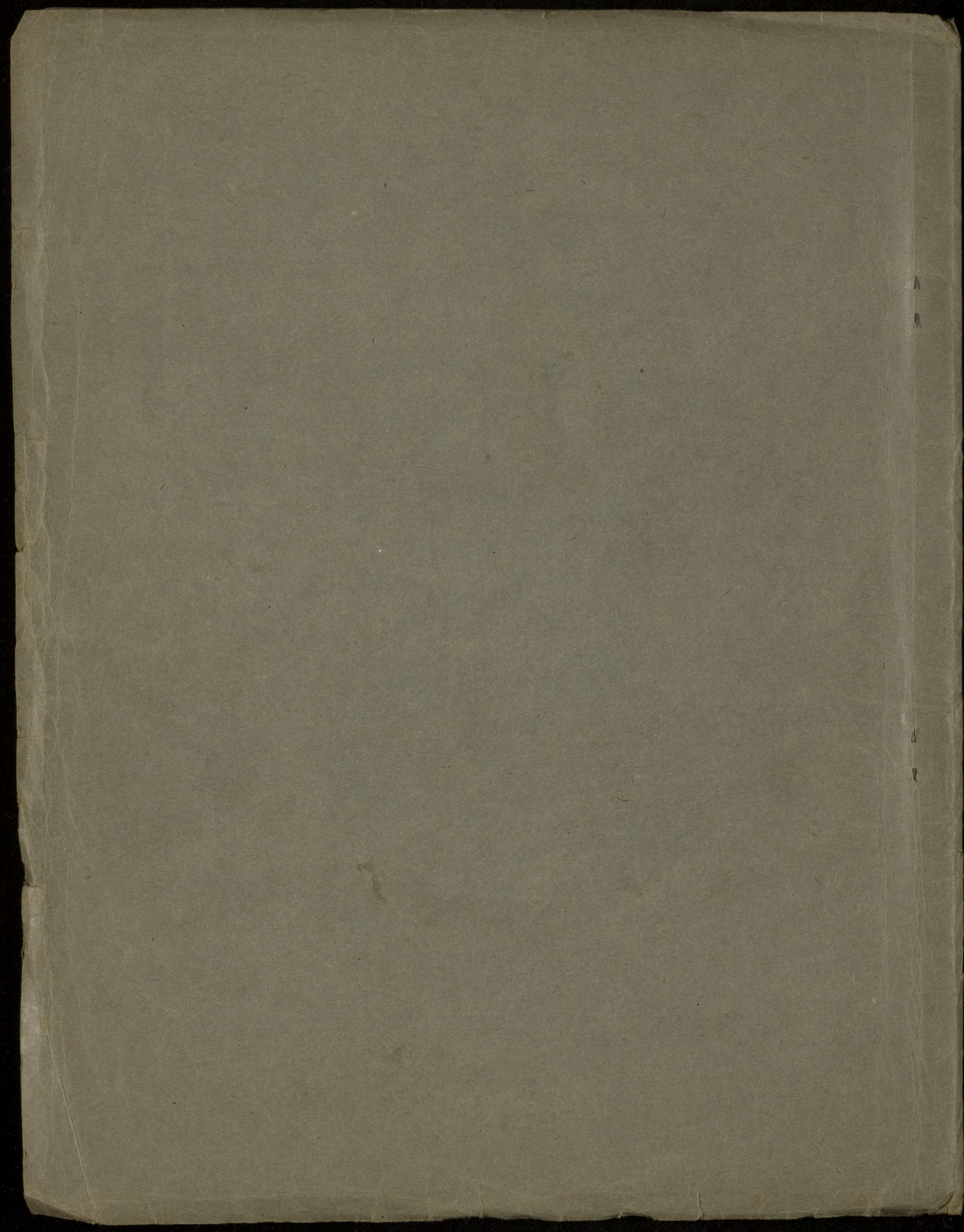
He las ! Les vœux et les bénédictions qu'ils adressaient sa femme et lui, à leur bienfaiteur, ne semblaient pas valoir à celui-ci des perspectives plus encourageantes. Il demeurait sans nouvelles de ses armateurs, de ses agents, de ses banquiers. Les jours s'écoulaient sans <sup>qu'</sup> aucune éclaircie se montrât à l'horizon. Au contraire, les nuages s'amoncelaient toujours plus épais, plus noirs et plus menaçants.

Trois jours à peine le séparaient de la fatale échéance.











Georges Ekhoud

Magrèce en Flandre

ou

Le Buisson des Mendicants

\* \*

ARLL 2/4/1





Aussi fut-ce le coeur serré mais en affectant son insouciance et son aménité <sup>u</sup> coutumières qu'il se rendit chez les Vanderdonck; le jour là devait même avoir lieu <sup>un</sup> le dîner intime pour célébrer ses fiançailles avec Gertrude.

En attendant l'heure du repas, Goswin demeuré seul avec son amie, lui raconta en plaisantant et <sup>au</sup> grand amusement de la jeune fille le rôle qu'il avait joué la veille parmi les truands. Elle crut cependant devoir le gronder un peu non pour ses largesses, mais pour sa témérité.

Tandis que nos jeunes gens devisaient amoureuxment Magrice se rendit chez le bourgmestre avec ses lettres de créance et de crédit en échange desquelles Vanderdonck lui remit les fonds nécessaires à la poursuite de son voyage jusqu'en Angleterre. Cette affaire étant réglée et le bourgmestre s'étant mis à la disposition du chevalier <sup>l</sup> l'italien pour le temps qu'il passerait encore à Bruges, celui-ci lui demanda l'autorisation de lui présenter ses compagnons de route les sires de Spermalie et d'Heemskerk. Vanderdonck y ayant consenti avec empressement, Magrice s'en fut <sup>à</sup> quérir les deux seigneurs flamands.

-Soyez les bienvenus, Messires, leur dit rondement le banquier magistrat en leur tendant la main, quand ils lui eurent fait part de la mission dont les avait chargés Wolfort, c'est à dire, celle de rechercher le régent Gérard de Lempnisse et sa famille, et de <sup>afin</sup> les <sup>à</sup> <sup>appeler au</sup> rendre leur pouvoir. "A la bonne heure, nous nous apportez de <sup>ajou. faites</sup> bonnes nouvelles ! Je ne vous cacherai pas qu'en notre bonne ville nous n'aimions guère le sire de Peryse. Notre résis-

plus vertueuses, mais Goswin l'a emporté sur tous les autres, et en



tance à son gouvernement est même là pour l'attester. Mais du moment qu'il s'amende et fait acte de conciliation, nous aurions mauvaise grâce à ne pas accueillir ses ambassadeurs ~~unus~~, aussi. Aussi pouvez vous compter sur nous et pour ma part, je mettrai tout en oeuvre pour vous aider à retrouver nos souverains légitimes. Dès ce moment mon concours et celui de toute ma bonne ville vous sont acquis. <sup>J'ai même</sup> ~~il ne~~ ~~hâte~~ ~~de~~ sceller ce pacte d'alliance en vidant un broc de vin des Canaries. »

Et Flipote ayant rempli les hanaps, le bourgmestre avant de porter le sien à ses lèvres heurta fraternellement ceux de ses visiteurs en s'écriant : " Je bois donc au succès de notre entreprise, à la santé du sire de Lampernisse, du jeune comte Florès, son fils, comte de Flandre, de la petite <sup>et sa femme Jacqueline</sup> comtesse Jacqueline, et aussi à celle du sire Wolfort de Pervyse, sans oublier nos santés à nous, » ajouta-t-il avec son bon rire contagieux. Hubert remercia le bourgmestre pour ces encourageantes dispositions. Tous burent une généreuse lampée. Magrice, déjà un peu habitué aux moeurs flamandes, vida son broc <sup>gourmand</sup> mais avec un peu moins de promptitude que ses compagnons. Dame Flipote remplit les hanaps à nouveau.

— Vous arrivez en un bon moment, Messieurs, dit Vanderdonck à ses visiteurs, le vin ajoutant à son caractère expansif et le mettant en humeur de confiance. " Nous lierons plus ample connaissance. Vous dinerez avec nous ... Ah, ce n'est pas de refus ! Vous me désoleriez. Justement nous allons célébrer les fiançailles de notre fille, ou plutôt de notre enfant adoptive, avec Goswin, un jeune bourgeois de cette cité. Ah, par <sup>à</sup> Saint Sang, c'est qu'elle ne manquait pas de prétendants, notre mignonne, et tous partis des plus sortables, <sup>mais</sup> Goswin l'a emporté sur tous les autres, et en